This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 940,689

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

S48
P9347
1875

W

fa mar

; 40

# POÉSIES

PAR

Mme E. DE PRESSENSÉ

# POÉSIES

Rom. Long.
Schubert
7.24 44
50731

# POÉSIES

## *LE PSAUME DE LA VIE*

IMITÉ DE LONGFELLOW

Oh ! ne me dites plus que la vie est un rêve,
Une ombre qui s'enfuit et flotte sous nos pas :
C'est le temps de la lutte, et si rien ne s'achève,
L'éternel avenir a son germe ici-bas.

La vie est un combat, la vie est une arène
Où le devoir grandit du triomphe obtenu ;
C'est le sentier qui monte et pas à pas nous mène
Aux sommets d'où la vue embrasse l'inconnu.

Ame ! souffle divin, captive frémissante,
Toi dont l'aile meurtrie usera sa prison,
Celui qui t'a créée immortelle et vivante
Te fit libre et t'ouvrit un immense horizon.

Pour l'homme, né de Dieu, rayon de sa pensée,
Le repos, c'est l'oubli, le sommeil, c'est la mort.
Souviens-toi, fils du ciel, qu'immobile et glacée,
La tombe est un passage ; elle n'est pas un port.

Marche ! et que chaque jour te trouve à son aurore
Plus près du but sacré, le flambeau dans la main.
Agis ! le temps est court ; il se hâte et dévore
Ce qui n'est pas réel, immortel et divin.

Que jamais le regret, la crainte ou l'espérance,
La joie ou la douleur ne retardent tes pas.
N'entends-tu pas ton cœur qui bat dans le silence ?
Marche ! il n'est rien pour lui d'assez grand ici-bas.

Que ton pied sur le sol laisse une noble empreinte,
Et peut-être, suivant tes sentiers après toi,
Quelque esprit agité par le doute et la crainte
Retrouvera l'espoir, le courage et la foi.

Laisse au vague avenir ses lointaines promesses,
Au stérile passé son sourire d'adieu ;
Bannis les rêves d'or et les molles tristesses.
Le présent est à toi, mais le reste est à Dieu.

A Dieu, ce passé mort qu'il répare et pardonne ;
A Dieu, cet avenir que lui seul a scruté ;
A nous, l'heure qui fuit aussitôt qu'elle sonne,
Mais qui contient l'éternité.

*Décembre 1855.*

## *LE LAC NÉMI*

Je n'ai fait que passer sur ta rive enchantée,
O Némi, c'est assez pour un long souvenir.
Une part de mon âme à jamais t'est restée ;
Je voudrais te revoir avant que de mourir.

O lac ! perle d'azur, joyau de la nature,
Que m'as-tu dit tout bas quand je t'ai contemplé ?
Quel est le mot divin que ton onde murmure,
Que redisent tes bords au cœur inconsolé ?

M'as-tu parlé du temps où Diane chasseresse
Et les nymphes des bois se miraient dans tes eaux ?
M'as-tu dit que l'amour, la vie et la jeunesse,
Avec ces rêves d'or ont laissé tes coteaux ?

M'as-tu dit qu'ici-bas c'est dans la solitude,
Sur les gazons fleuris, près du flot argenté,
Que l'homme doit chercher une route moins rude
Au travers de la vie et vers l'éternité ?

M'as-tu dit qu'au delà tout est larme ou souillure,
Et qu'il faut oublier pour ne pas trop souffrir,
Et que pour ses enfants la sereine nature
A des chants maternels qui savent assoupir ?

Que faisais-tu jadis de ceux que la tristesse
Amenait sur tes bords loin des festins joyeux ?
Enlaçais-tu leur âme aux rêves de mollesse ?
Leur disais-tu : Jouis, oublie et sois heureux !

Non, toute œuvre divine enferme une parole
De force et d'avenir pour qui sait l'écouter.
La beauté nous émeut, nous grandit, nous console
Ce que tes flots m'ont dit, je veux le répéter.

Ils m'ont dit : Que viens-tu demander à ces rives ?
Sauras-tu la saisir, l'éternelle leçon
Que la voix sans écho de ces vagues plaintives
A tant de fois jetée au pèlerin sans nom ?

Ce lac est pur et bleu, son onde virginale
N'a jamais reflété que l'étoile du ciel ;
Rien n'a troublé sa paix, et lorsque la nuit pâle
Le couvre de son aile au frisson solennel,

Une prière monte, et s'épand, et s'élève
De la vallée en fleurs jusqu'au sommet des bois,
Et l'on dirait qu'au loin l'oiseau du soir l'achève,
Tant il a de tristesse et d'amour dans la voix.

Alors le voyageur qui longe la colline
S'arrête l'œil perdu dans les contours lointains.
Il écoute longtemps, et, pensif, il devine
Que la brise du soir porte des mots divins.

Et quel que soit le mal dont l'étreinte implacable
Ait dévoré son cœur et sillonné son front,
Il s'en va plus heureux, peut-être moins coupable...
Qui sait ce qu'à son âme a dit le lac profond ?

Ainsi nul n'a passé sur la rive émaillée
Sans rafraîchir sa lèvre au cristal de son eau.
Quelques-uns l'ont bénie et d'autres oubliée...
Qu'importe ? le bleu ciel est toujours aussi beau.

O lac ! je t'ai compris... Oui, dans l'humble retraite,
Partout où Dieu nous veut, partout où nous passons,
Partout où près de nous souffre une âme inquiète,
Partout où, quelques jours, sous le ciel nous aimons,

Nous voulons comme toi, miroir pur et fidèle,
Réfléchir son azur au regard du passant,
Et redire le mot de la vie éternelle,
Du bien, du beau, du vrai, de l'amour consolant !

*Rome, avril 1854.*

## NOUS SOMMES TROIS

J'ERRAI longtemps dans l'humble cimetière,
Où tant de calme embellissait la mort;
Puis je m'assis sur une étroite pierre. .
Sans doute, là, c'est un enfant qui dort.

Un jeune enfant, fleur gracieuse et belle,
Cueillie, hélas! au matin d'un beau jour,
Ange qui n'eut qu'à déployer son aile
Pour retourner au céleste séjour.

Mes pleurs coulaient... je pensais à sa mère.
Un bruit léger me fit lever les yeux :
Je vis au pied d'un cyprès solitaire
Un bel enfant au sourire joyeux.

Tout en riant, d'un air un peu sauvage,
Il s'enfuyait, puis revenait à moi ;
Mais par degrés s'approchant davantage,
Il vint s'asseoir à mes pieds sans effroi.

— Tout seul ici ! mon enfant... et ta mère?...
— Elle est là-bas... Pour le repas du soir
Voici l'heure où, devant notre chaumière,
Le père vient auprès de nous s'asseoir.

— Mais pour jouer avec toi sous l'ombrage,
Dis, n'as-tu point de frères ni de sœurs?
Es-tu donc seul ? point d'enfant de ton âge
Pour rire ensemble et pour cueillir des fleurs ?

L'enfant se tut, puis, d'une voix rêveuse :
— Nous sommes trois, répondit-il enfin.
— Où donc sont-ils? Ah ! ta mère est heureuse
Si leur regard a la candeur du tien.

— Ils ont quitté tous deux notre demeure,
Et je ne puis plus jouer avec eux.
En les nommant, toujours ma mère pleure...
Elle me dit pourtant qu'ils sont heureux.

Ils sont là-haut, plus loin que ce nuage,
Dans un jardin, sous des arbres fleuris,
Et l'on me dit que, si je suis bien sage,
Un jour, j'irai dans ce beau paradis.

Souvent le soir, sur cette froide pierre,
Ma mère ici vient se mettre à genoux,
Pleurer longtemps et faire sa prière,
Et moi je dis : Mère, quand irons-nous?

Heureux enfant, le ciel est ta patrie,
Rien ne le voile à ton œil enfantin,
Et dans la mort tu ne vois qu'une vie
Plus belle encor que ton riant matin.

## A MADAME BEECHER STOWE

JAMAIS je ne verrai les traits de ton visage,
Jamais mon œil ému, s'arrêtant sur le tien,
Ne pourra te parler en son muet langage;
Jamais, hélas! ma main ne pressera ta main.

Et cependant, voici, j'ai vécu de ta vie...
Ton cœur, ton noble cœur a battu dans mon cœur.
Ton âme m'a versé des flots de poésie,
Et tout bas, en pleurant, je t'appelle ma sœur.

Oh! oui, moi qui ne suis pour toi qu'une inconnue,
Toi, si forte de cœur, toi dont la voix un jour
Parcourant l'univers de tous fut entendue,
Nous sommes sœurs de foi, d'espérance et d'amour.

Sœurs d'ardente pitié, de larmes, de prière
Pour toutes les douleurs, d'élan vers l'avenir.
Vers l'avenir promis à notre pauvre terre,
Jour radieux du bien qui ne doit pas finir.

O triomphe de l'âme! ô gage d'espérance!
A notre cœur ému tu révèles le ciel,
Saint lien des esprits, pour toi qu'est la distance,
L'inconnu, l'océan, ô lien immortel!

Oui, nous nous rencontrons au delà de ce voile
Que l'apparence jette à la réalité.
A nos deux horizons brille la même étoile,
Le regard de Jésus sur le nôtre arrêté.

Ton front fut revêtu d'une double couronne :
Le génie et l'amour, ces deux rayons des cieux.
Ton cœur bat... à ta voix un monde entier frissonne,
Et de tes larmes naît l'avenir radieux.

Devant toi tomberont les chaînes qu'ont rivées
Tant de siècles de froide et lâche cruauté;
Car un Dieu fait parler tes lèvres inspirées,
Le Dieu qui sur la croix aima l'humanité.

Et sur nos bords, flétris par un autre esclavage,
Que d'âmes ont frémi sous ton souffle puissant!
Liberté, liberté, n'est-ce pas ton présage?
Ne vient-il pas pour tous, le jour du Dieu vivant?

Ah! tu parles pour nous, ô Némésis chrétienne,
O femme au cœur profond où viennent retentir
Tout soupir, tout sanglot, toute douleur humaine,
Oui, tu parles pour nous; nous voulons te bénir.

L'avenir est au Dieu qu'implore ta prière,
Les temps et les moments s'échappent de sa main.
Ah! puissions-nous bientôt la voir briller, cette ère
Dont ta voix prophétique annonce le matin!...

*Décembre 1852.*

## A ALFRED DE MUSSET

Je t'ai lu... J'ai senti s'attacher à mon cœur
Cette flèche mortelle au trait brûlant, rongeur,
Qui dévora le tien... O grand, ô vrai poëte,
Echo tout frémissant de notre ère inquiète,
Enfant de notre siècle, homme de ses douleurs,
Martyr de son ennui, baptisé de ses pleurs...
En toi tout ce qui souffre et gémit dans notre âme
Brûle sur le bûcher, ardente et sombre flamme;

De notre mal sans nom tu nous dis la beauté.
En toi nous avons vu grandir notre impuissance
Jusqu'aux proportions de sublime souffrance,
Et notre désespoir, lorsque tu l'as chanté,
Nous a paru plus beau même que l'espérance.

O toi, prêtre sans foi d'un temple sans autel,
D'où viens-tu? qu'es-tu donc? Un enfant de la terre.
Ton sourire est d'en bas, si tes pleurs sont du ciel.
Sous les rayonnements de ce monde éternel
Eclate en ris moqueur ton ironie amère;
Dans tes chants les plus doux l'orgie a ses échos,
Et la Muse souvent, la Muse chaste et fière,
A dû sous ton regard voiler son front sévère.
O poëte, pourquoi ces ignobles lambeaux
Sous ton manteau royal de gloire et de génie?
Pourquoi ces mots hideux à travers ces sanglots?
Ah! ne le sens-tu pas, ta Muse les renie.
Dieu t'a fait noble et grand, et ton âme s'ouvrait
A tout rayon divin de beauté, d'harmonie;
Ta soif de vérité malgré toi t'entraînait
Vers la source où s'éteint toute soif infinie.
Ces aspirations, dis-moi, qu'en as-tu fait?
Qu'as-tu fait de la lutte incessante et sacrée

Où parmi ses débris renaît l'âme épurée?
De degrés en degrés, tombant toujours plus bas,
Qu'as-tu fait de toi-même?... Ah! ne me réponds pas...
. . . . . .

Tu souffres, car tu vois s'épuiser ton génie
Sans laisser après toi le sillon fécondé
Que laboure ici-bas toute vie ennoblie
D'un saint amour de l'homme et de la vérité.

Tu souffres... car jamais ton aile déployée
Ne t'emporta là-haut, dans l'air qu'il te fallait;
Car tu n'as pas vécu, pauvre âme fourvoyée,
Et, lorsque sous tes pas le sol se dérobait,

Le ciel était voilé pour ta pensée impie,
Rien ne te parlait plus d'espoir et d'avenir...
Dédaigneux de la mort ainsi que de la vie,
Tu n'as voulu dès lors ni vivre ni mourir.

Tu souffres... car pour toi qui poursuis sa chimère,
L'amour, hôte divin, n'est qu'un hideux tourment.
Tu n'as connu de lui qu'une ironie amère,
Son masque, son fantôme, et non l'amour vivant,

L'amour vrai, l'amour pur, l'amour qui remplit l'âme,
Plus puissant que la vie et plus fort que la mort,
Vaste comme un désir, ardent comme une flamme,
Et montant vers le ciel d'un incessant essor,

L'amour qui nous grandit, l'amour qui nous console,
L'amour qui vient d'en haut, tu ne l'as pas connu.
Il ne t'a pas au front posé son auréole...
Pauvre cœur abusé, non, tu n'as pas vécu.

Tu ne l'as pas connu... D'où vient que tu le pleures
Ainsi que nous pleurons l'Eden de nos regrets?
L'hôte mystérieux visita tes demeures...
Jeune, tu l'entrevis et n'en guéris jamais.

Oh! pourquoi l'oublier, l'outrager, le maudire?
Pourquoi livrer ton âme à son fantôme impur?
Pourquoi tomber si bas, ô toi, fils de la lyre,
Dont l'aile frémissait vers les plaines d'azur?

Ne crains pas que je vienne apporter une pierre
Au mur qu'autour de toi les vulgaires pitiés
Elèvent froidement... Non, la mienne est amère,
Et ce sont de vrais pleurs dont mes yeux sont mouillés.

Ne me repousse pas, car c'est Dieu qui m'inspire
Cette ardente prière où ton nom monte à lui;
Tu n'auras pas le froid courage d'en sourire...
Le jour de ton salut, c'est celui d'aujourd'hui.

Dieu t'aime, Dieu t'appelle... il attend ta prière;
Il s'est tourné vers toi dans un rayon d'amour,
Ses bras te sont tendus... Ton cœur est-il de pierre?
Lève-toi, fils prodigue, il attend ton retour.

S'il te voyait de loin, au détour de la route,
Tremblant, les pieds poudreux, les yeux toujours baissés,
Le cœur malade encor de révolte et de doute,
Plein des honteux secrets dans l'exil amassés;

S'il te voyait gravir la pente étroite et rude
Du repentir tardif, et, secouant enfin
La chaîne aux lourds anneaux d'une longue habitude,
Rouvrir ton âme lasse à son amour divin;

Oh! comme il accourrait au-devant du rebelle,
Comme il l'appellerait dans ses deux bras ouverts,
Comme pour l'accueillir la maison paternelle
Retentirait de chants et de joyeux concerts!

. . . . . .

Si ce mal sans pitié qui consume la vie
A dévasté la tienne et ses dons les plus beaux,
S'il a tout dévoré, jeunesse, amour, génie,
Même la volonté, cette moelle des os;

S'il ne te reste plus, pour richesse dernière,
Entre le ciel et toi, comme un frêle lien,
Que cet ange gardien des enfants de la terre,
La douleur, ici-bas notre suprême bien,

Ne crains pas, c'est assez, car Dieu ne te demande
Que cet encens brûlant qui monte de l'autel.
Le cœur le plus brisé, c'est la meilleure offrande.
O poëte, à genoux l'homme est bien près du ciel.

*1854.*

## *COMME*

## *LE MONDE EST GRAND !*

Un enfant tout petit, tête blonde et rêveuse,
Parcourait du regard les horizons lointains.
Il voyait les sommets de l'Alpe nuageuse
Se perdre et s'effacer en contours incertains.

Il regarda longtemps les vallons et les plaines,
Le lac aux flots d'argent, miroir mobile et pur
Les grands monts s'inclinant sous leurs forêts de chênes
Et les cimes au loin se dressant dans l'azur.

Il regarda le ciel, profond, splendide, immense,
S'abaissant vers la terre ainsi qu'un dais brillant;
Puis, se tournant vers elle après un long silence :
— Mère, dit-il enfin, comme le monde est grand!

Quoi! si loin que mon œil peut embrasser l'espace,
Du fond de ces vallons jusqu'au plus haut sommet,
Du lac tranquille et bleu jusqu'aux rochers de glace,
Tout ce que nous voyons, est-ce Dieu qui l'a fait?

Et la mère sourit de son plus doux sourire,
Elle qui savait tout ce qu'ignorait l'enfant,
Qui voyait bien plus loin et qui pouvait lui dire
Combien la terre est vaste et son Maître puissant.

Elle passa la main parmi ses boucles blondes :
— Mon fils, Dieu sait, lui seul, jusqu'où va son pouvoir.
D'un mot il peut créer ou détruire des mondes;
Pour nous donner la vie il n'eut qu'à le vouloir

Ce que tu vois d'ici, ce que ton œil embrasse,
Sur notre globe, enfant, n'est qu'un point ignoré,
Et cette terre aussi qu'il lança dans l'espace
N'est parmi les soleils qu'un atome égaré.

Mais sa main nous conduit, et sur ce coin de terre
Il voit l'humble fourmi sur le bord du chemin
Comme les pics neigeux de la montagne altière.
Ton cœur même est ouvert à son regard divin.

Oui, lui qui suit au loin dans leur course infinie
Ces globes lumineux gravitant nuit et jour,
Qui dispense en tous lieux et la mort et la vie,
Il ne dédaigne pas, mon enfant, ton amour.

L'œil de l'enfant brilla, car dans son ignorance
Avait jailli l'éclair d'un horizon nouveau,
Et son cœur s'élançait, tout joyeux d'espérance,
Vers ce Dieu dont l'amour fit ce monde si beau.

Et nous qui savons plus... ou moins que lui peut-être,
Nous qui pensons avoir sondé plus d'un secret,
Nous qui croyons aimer, nous qui croyons connaître,
Ah ! n'oublions-nous pas ce que l'enfant savait !

Cet espace borné qu'embrasse ma pensée,
Où mon orgueil voudrait mettre l'immensité,
Qu'est-ce donc, si ce n'est la phrase commencée
Qui ne s'achèvera que dans l'éternité.

*Juillet 1854.*

## *LE VOYAGE*

J'ai vu passer là-bas dans la vallée
Deux voyageurs.
L'air était pur et sur la brise ailée
Flottait le doux parfum des fleurs.

Partout tremblait la perle matinale,
Tout s'éveillait ;
Sous des vapeurs d'or, de pourpre et d'opale
Un ciel ami leur souriait.

Ils se parlaient de joie et d'espérance,
Et dans leurs yeux
Brillait l'amour, profond, ardent, immense,
L'amour, divin reflet des cieux.

O premiers pas, prestige du voyage !
O doux matin !
Ce ciel si pur reste-t-il sans nuage,
Et ce beau jour sans lendemain ?

Je les revis... Ils traversaient la plaine
D'un pas plus lent.
Un vent d'orage à la brûlante haleine
Avait séché l'herbe en passant.

Ils étaient las... Mais leurs mains s'enlacèrent
Plus fortement ;
Quand leurs regards attristés se cherchèrent
Ils parlaient d'un amour plus grand.

Puis vers le soir, au sentier solitaire,
Les voyageurs
Ont reparu... Le ciel était sévère,
La terre n'avait plus de fleurs.

Ils gravissaient ce chemin de la vie
Riche en douleurs,
Les pieds meurtris à la roche durcie,
Le cœur saignant, les yeux en pleurs.

Pourtant un chant d'amour et d'espérance
Vers les hauts cieux
Montait encore... hymne saint qui s'élance
Des cœurs aimants. Ils étaient deux.

Ils étaient deux pour traverser la plaine
Au ciel d'airain,
Deux pour gravir vers la cime lointaine,
Deux pour marcher dans l'aride chemin.

Et lorsque l'un faiblissait sous l'orage,
L'autre était fort
De cet amour que rien ne décourage
Et qui grandit de chaque effort.

O voyageurs, montez, montez encore!
Sur ces sommets
L'air est plus pur, à celui qui l'adore
Dieu se révèle de plus près.

Que craignez-vous ? n'est-il pas la lumière
De vos sentiers ?
Le ciel profond s'ouvre à la cime austère ;
Marchez l'un sur l'autre appuyés.

*Janvier 1855.*

## CONTRASTES

I

Pourquoi jeter dans mon âme troublée
Comme un écho d'un rivage inconnu ?
D'où viens-tu donc, grande voix désolée,
Voix lugubre, que me veux-tu ?

Es-tu le cri de la mer en tourmente
Et des forêts quand l'ouragan les tord,

Ou le sanglot de la vague expirante
Toujours brisée au même bord ?

Sourd bruissement des tempêtes lointaines,
Es-tu peut-être un souffle des déserts ?
D'où viens-tu donc, des vallons ou des plaines ?
Des forêts ou des vastes mers ?

Non... la nature a d'âpres harmonies,
Mais elle mêle à ses gémissements
L'écho lointain des sphères infinies ;
Sa douleur berce ses enfants.

Souffle orageux des poitrines humaines,
Voix des cités plus triste que la voix
Des grands déserts, bruit de lutte et de chaînes,
Tu m'as parlé plus d'une fois.

II

C'est l'heure où sur la rive,
Comme un refrain mourant

D'une chanson plaintive,
Le flot du lac dormant,
Soulevé par la brise,
Se heurte et veut s'enfuir,
Puis revient et se brise
Avec un long soupir.

C'est l'heure où le silence,
Profond, mystérieux,
Ouvre son aile immense
Sous l'horizon brumeux,
Et dans l'âme attendrie,
Comme un songe effacé,
La longue rêverie
Remonte du passé.

C'est l'heure où, moins austère,
Sous le ciel obscurci
La cime solitaire
Semble rêver aussi.
La brise libre et saine
Des monts inhabités
Vient redire à la plaine
Leurs secrets enchantés.

O suave nature,
Sur ton sein maternel
Tout s'apaise et murmure
Un hymne solennel.
Celui qui désespère
Retrouve en l'écoutant
La naïve prière
Qu'il disait tout enfant.

III

Il est une autre poésie
Que celle des monts et des flots,
Une plainte immense, infinie,
De mers sans plage et sans repos.

Il est une voix qui s'élance
Sur l'aile sombre de la nuit,
Voix sans écho, sans espérance...
Qui l'entend frissonne et pâlit.

Toute âme qui reste muette
Et sourde à ce souffle irrité
N'est pas une âme de poëte...
La muse, c'est l'humanité.

IV

Vous souvient-il peut-être à cette heure où la foule
Joyeuse, à pas pressés, un soir d'hiver, s'écoule
Après le long labeur ou le plus long loisir,
Les uns vers le foyer, d'autres vers le plaisir;
Vous souvient-il peut-être, au détour d'une allée,
D'avoir heurté soudain la honte dévoilée,
Ou la pâle misère, à l'œil terne et hagard,
Accroupie à vos pieds sous l'humide brouillard?
Ah! n'avez-vous jamais tressailli dans votre âme
Au contact imprévu de ces âpres douleurs?
Avez-vous écouté ce qu'une voix de femme
Dans un mot peut trahir d'amertume et de pleurs?
Avez-vous vu s'enfuir les riantes images
Qui peuplaient en chantant le seuil de votre cœur,
Comme un essaim peureux d'alouettes sauvages
Se disperse et s'enfuit sous les pas du chasseur?

Et puis, laissant tomber la misérable obole
Que la pitié sceptique a mise en votre main,
Navrés, et ne trouvant pas un mot qui console,
Un mot d'espoir à joindre à ce morceau de pain,
Vous est-il arrivé de fuir comme un coupable
Ce cauchemar vivant qui suivait tous vos pas?
Qu'entendiez-vous alors? Quelle voix implacable
Montait autour de vous comme un funèbre glas?
N'avez-vous pas compris dans cet instant rapide
Tout ce qui s'agitait, sous un voile splendide,
Dans ce gouffre profond aux abords si fleuris,
Dans cet abîme impur que l'on nomme Paris?
Oui, c'est là que souffrant et luttant en silence,
Ils passent lentement de la vie à la mort,
Ces martyrs sans amour, sans foi, sans espérance,
D'incessante douleur et d'impuissant effort.
C'est là qu'ils ont vécu de la vie abaissée
Que leur font l'ignorance et la brutale faim,
Sans ciel, sans horizon, peut-être sans pensée,
Et pourtant comme nous nés du souffle divin.
O douleur! est-ce là ta mission sublime!
Es-tu le messager de l'amour méconnu?
Est-il vrai que ton sceau, lorsque sa main l'imprime,
Laisse un rayon du ciel au front de ton élu?

Es-tu le feu sacré qui dompte et purifie ?
Es-tu l'ange voilé des célestes pitiés ?
Reconnais-tu ton œuvre, ô souffrance bénie ?
Regarde ! ils ont souffert... sont-ils purifiés ?

*Février 1855.*

## CONSOLATION

Il est là-haut, par delà les orages,
Un ciel d'azur profond et lumineux
Que n'ont jamais obscurci les nuages
Dont trop souvent il se voile à nos yeux.

Il est aussi sous la vague inquiète
Des régions de calme profondeur,
De beauté pure et de splendeur secrète
Que connaît seul l'œil du Dieu créateur.

De même, il est dans l'âme qui s'ignore
Des profondeurs de courage et de paix,
Région sainte où l'on retrouve encore
Le bien qui semble avoir fui pour jamais.

Car, tu le sais, cette joie épurée,
Perle trouvée au fond du gouffre amer,
Trésor sans prix, d'immortelle durée,
Pour la connaître il faut avoir souffert.

Dépouillement, ô richesse de l'âme!
Obéissance, ô triomphe du cœur!
Pour allumer en nous la pure flamme
Du sacrifice, il fallait la douleur.

L'année a fui comme s'enfuit un rêve,
En effeuillant bien des illusions,
Mais cet espoir qui console et relève
Nous a souri dans ses pâles rayons.

Oh! ne crains pas!... Une main paternelle,
Puissante et tendre affermira ton cœur.
La vie est grande, elle est sainte, elle est belle
Quand c'est l'amour qui naît de la douleur.

# A ALFRED DE MUSSET

*Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière*
*Que les anges muets apprennent aux mourants.*

(A. DE M.)

I

Tous ont redit son nom et vanté son génie,
Sur ce tombeau, d'hier à peine refermé,
Tous ont voulu jeter quelque phrase fleurie;
Sans honte, ils ont fouillé le secret de sa vie...
Mais parmi tous ceux-là, qui donc l'avait aimé?

O poëte sincère, âme ardente, inquiète,
Toi qui ne fus si grand que pour avoir souffert,
Etait-ce bien pour toi, cette lugubre fête ?
Des mots, de vains discours, et la foule distraite,
Et pas même un sanglot près du tertre entr'ouvert...

Tu savais les pleurer, ceux qui vont avant l'heure
Heurter d'un pied lassé quelque funèbre écueil ;
Toi, le plus grand de tous, se peut-il que tu meure
Si jeune, si vivant, et que nul ne te pleure !...
Ce froid du cœur humain, le sent-on au cercueil ?

L'avez-vous donc perdu, votre seul privilége,
Royauté de l'esprit que grandit la douleur ?
Poëtes, noms aimés, noble et charmant cortége,
Si contre notre oubli plus rien ne vous protége,
Avez-vous désappris l'art de parler au cœur ?

Hé quoi ! vous saignerez de toutes nos blessures,
Vous tremperez votre âme à tous les flots amers,
Vous laisserez tomber sur toutes nos souillures
Ces larmes qui souvent ont des sources impures,
Et semblables pourtant à la perle des mers ;

Quoi ! vous nous donnerez la séve de votre être,
Vous nous direz la vie et ses secrets profonds,
Avides de souffrir afin de mieux connaître,
Aux ronces du chemin vous blessant, et peut-être
Sous un mal inconnu sentant pâlir vos fronts...

Et puis, si votre cœur est loyal et sincère,
S'il est jeune, croyant, et s'il se brise enfin,
Nous regardons passer le convoi funéraire...
Notre temps est trop court pour suivre au cimetière
Ceux qui s'en vont, muets, par leur sombre chemin.

II

O poëte, ces chants palpitants de ta vie,
Ils vibraient dans ton cœur avant de nous charmer.
Ton âme et ta douleur c'était tout ton génie,
Ton rêve poursuivi dans sa fuite infinie,
C'était bien l'idéal, c'était la soif d'aimer.

Tu n'étais pas de ceux dont la muse s'inspire
De quelques vains échos d'un monde indifférent ;

La gloire et le succès ne pouvaient te suffire.
Tu voulais être aimé ; les cordes de ta lyre,
Ces fibres de ton cœur, suivaient son battement.

Oui, tu gardais encore une empreinte divine,
Comme le ciel qui brille au fond d'un lac troublé.
Ton mal, c'était le sceau de ta noble origine,
Hôte immortel dont l'aile a brisé ta poitrine...
Comment de vains plaisirs l'auraient-ils consolé ?

Hélas ! tu le savais que c'était faire outrage
A ce grand idéal que tu portais en toi
Que de livrer ton âme à leur vil esclavage ;
Mais pour jeter ton ancre à l'éternel rivage,
Poëte, il te manquait l'énergie et la foi.

Et tu vécus ainsi, toujours plus solitaire ;
A ton foyer désert nul ne venait s'asseoir,
Et quand de ton ennui tu voulais te distraire
Ton âme se fermait plus saignante et plus fière,
Et tu voyais grandir l'ombre morne du soir.

Et tu te demandais ce que l'homme vient faire
Dans cette région où flotte son destin,

Et tu ne savais pas qu'il était sur la terre
Des cœurs où ton nom seul éveillait la prière,
Des amis inconnus qui te tendaient la main.

*Juin 1857.*

## NE TE PLAINS PAS

Toi que rien n'a pu satisfaire,
Pauvre cœur altéré d'amour,
Esprit avide de lumière
Et fatigué de demi-jour;

Ame agitée où tout se noie,
Même l'espoir et le désir,
Où l'instant qui jette une joie
N'éveille d'écho qu'un soupir,

Ne te plains pas... Rien dans la vie
Ne saurait guérir ton ennui,
Mais cette soif inassouvie
Tout cœur d'homme la porte en lui.

Et souviens-toi que dans ce monde
Où *rien n'est vrai que de souffrir*,
Il n'est pas d'âme si profonde
Qu'une larme n'ait pu remplir.

*Juin 1857.*

## *LE SAIS-TU?*

Dis, le sais-tu, pourquoi je me sens si lassée
Que je voudrais m'asseoir sur le bord du chemin,
Pourquoi mon cœur est triste et mon âme oppressée,
Et pourquoi mon regard se détourne du tien?

Sais-tu pourquoi ma main, quand ta main l'a cherchée,
Glacée et sans élan ne t'a pas répondu,
Et pourquoi, comme l'urne à regret épanchée,
Mon cœur avec le tien ne s'est plus confondu?

Sais-tu pourquoi souvent tu surpreads une larme
Qui tremble, et se détache et garde son secret;
Pourquoi la solitude a pour moi plus de charme
Que le foyer joyeux ne peut avoir d'attrait?

Sais-tu pourquoi souvent une parole amère
M'échappe comme tombe une goutte de fiel,
Pourquoi je ne puis plus élancer ma prière
Ailée et confiante aux pieds de l'Eternel?

Pourquoi, lorsque le soir je m'agenouille encore,
Pour offrande à mon Dieu je n'ai que des sanglots,
Et je me sens si loin de Celui que j'implore
Qu'ils ne peuvent troubler son suprême repos?

Quel est-il donc ce mal, et dans un cœur qui prie.
Qui voudrait adorer, qui voudrait obéir,
D'où viennent, le sais-tu, cette révolte impie
Et ce doute impuissant qui glace le désir?

*Juin 1857.*

## CE QUE JE VEUX DE TOI

Que t'ai-je fait, ô ma muse rebelle,
Que t'ai-je fait pour me laisser ainsi ?
Depuis trois mois vainement je t'appelle...
De mon chagrin tu n'as donc nul souci !
N'était-ce rien pour toi que d'être aimée ?
N'était-ce rien de pouvoir consoler ?
N'était-ce rien que cette heure enchantée
Où je sentais ton souffle m'effleurer ?

Oh ! viens à moi, je suis seule et je pleure...
L'heure attristée, ô muse, c'est ton heure,
A toi qui sais d'une larme souvent
Faire une perle et d'un soupir un chant.
Le sol est riche et tu feras ta gerbe.
Dis, que veux-tu ? tu n'as qu'à moissonner :
Chante l'épi qui se flétrit en herbe,
Chante la fleur qu'un matin voit faner,
Chante l'amer regret ou, plus amers encore,
La honte, le remords qui craignent le soleil ;
Chante l'âpre bonheur qui passe et qui dévore,
Ou le rêve si beau que l'on hait le réveil.
Chante le vague ennui qui flétrit toute chose,
Chante le mal sans nom que rien ne peut guérir,
Chante le ver maudit caché dans toute rose,
La cendre amère au cœur du fruit qui doit nourrir...
Tiens ! voilà mes douleurs et voilà mes misères,
Les unes petitesse et les autres grandeur !
Fais-en de l'harmonie, ou sanglots ou prières,
Pourvu que dans tes bras tu me berces, ma sœur !
C'est pour moi seule, hélas ! que tu veux être belle,
Notre amour, je le sais, doit rester ignoré ;
Mais si sa fleur est pâle et de croissance frêle,
Le sol qui la fait naître en est-il moins sacré ?

Ce que je veux de toi, c'est un souffle de vie,
C'est la flamme au foyer, c'est la jeunesse au cœur.
C'est le rêve enchanté, c'est l'heure où l'on oublie...
Ce que je veux de toi, muse, c'est du bonheur.

*Septembre 1857.*

## *JE VOUDRAIS...*

Je voudrais être encor sur le seuil de ma vie
Et t'apporter, mon Dieu, tous ses rameaux en fleurs,
Et non pas seulement la couronne flétrie
De tant de vaine joie et de vaines douleurs.

Je voudrais te donner mes premières pensées,
Et mes premiers élans, et mon premier amour,
Et non pas seulement les larmes amassées
Dans l'exil où sans toi j'ai langui tout le jour.

Je voudrais t'apporter une âme qui s'ignore,
Je voudrais t'apporter un cœur encor croyant,
Pour t'adorer ainsi qu'au ciel même on t'adore,
Mon Dieu, pour mieux t'aimer, je voudrais être enfant

*Septembre 1857.*

## *LES POËTES SANS VOIX*

Oh! combien il en est parmi nous, de poëtes,
Dont les voix à jamais doivent rester muettes,
Cœurs profonds et rêveurs tournés vers l'inconnu,
Inconsolés du ciel pour l'avoir entrevu!

Ils n'ont rien oublié de leur belle patrie,
Si ce n'est son langage, ineffable harmonie.
D'autres se font un jeu de son secret divin;
Eux, faits pour le parler, ils le cherchent en vain.

D'autres savent parler cette langue étrangère,
Echo de l'idéal sur notre pauvre terre;
Mais eux, encore émus de son doux souvenir,
Ils ne savent qu'aimer, regretter et souffrir.

Et qu'importe, après tout? Si cette mer profonde
Dérobe à tous les yeux les trésors de son onde,
La perle, ainsi ravie à l'habile plongeur,
En est-elle moins belle aux regards du Seigneur?

O poëtes sans voix, les trésors de votre âme,
Nul ne les a compris et nul ne les réclame.
Vous passez ignorés de ce monde bruyant,
Sans laisser une empreinte à son sable mouvant.

Nul ne saura jamais que dans votre poitrine,
Captive, frémissait l'étincelle divine;
Que vous portiez en vous l'éternelle beauté,
Comme en un sanctuaire une divinité.

Mais le germe sacré déposé dans votre âme,
L'amour du beau, du vrai, vivante et noble flamme,
Sans l'avoir profané sur un vulgaire autel,
Pur des gloires d'en bas, vous l'emportez au ciel.

*Mai 1858.*

## POUR VIVRE IL FAUT MOURIR

Oui, je veux m'arrêter et jeter en arrière
Ce regard attristé qui n'est pas sans douceur.
Mon Dieu, c'est à toi seul, ô créateur, ô Père,
Que je puis révéler ma secrète douleur.

Jamais l'éternité n'épuise ou ne mesure
Ton éternel'e vie au flot toujours nouveau;
Mais nous, faibles enfants de l'avare nature,
A chacun de nos jours nous laissons un lambeau.

Un lambeau d'espérance, un lambeau de jeunesse,
Un lambeau de notre âme, amour, rêve ou souci.
Qu'importe que ce soit la joie ou la tristesse?
C'est nous-mêmes toujours que nous perdons ainsi.

Et nous marchons longtemps, sans voir que sur la route
L'un après l'autre, hélas! les flambeaux ont pâli.
Hier, la foi nous guidait... aujourd'hui, c'est le doute
Qui sous sa froide main tient le cœur assoupi.

Comme l'oiseau royal s'élève à la lumière,
Dédaignant l'aube pâle et sa morne clarté,
Hier, c'était la pensée, ardente, libre et fière,
Cherchant d'un vol hardi la sainte vérité;

Aujourd'hui, c'est l'esprit qui tremble et qui s'étonne
Au bord du sombre abîme où l'orgueil l'a conduit,
C'est le cœur altéré qui se trouble et frissonne...
On veut un jour sans ombre, on rencontre la nuit

O vie! ô don de Dieu! n'es-tu qu'une agonie,
Un long dépouillement, une mort sans terreurs,
Lutte où s'épuise en vain et notre âme vieillie
Et notre esprit lassé de stériles labeurs?

A quoi bon nous donner tant d'élan et de flamme,
Cette soif infinie et ce vaste désir,
Si c'est pour l'étouffer jour à jour dans notre âme,
Si la loi de notre être est de toujours mourir ?

Oui, mourir, oui, mourir ! ô loi sainte et bénie !...
Oui, mourir à soi-même, à ce monde incomplet ;
Mourir à tant d'erreur et de désharmonie,
A tant de fausse joie et de tourment secret...

Mourir à ces faux dieux dont le culte est impie,
Aux bonheurs insensés qui traversent le cœur
Et laissent après eux notre âme inassouvie
Plus aride et plus seule en sa morne douleur.

Mourir, et chaque jour mourir, mourir encore,
Et livrer ses espoirs au temps qui les flétrit,
Et livrer sa jeunesse au temps qui la dévore
Et sa souffrance même au temps qui la guérit.

Livrer les vérités que l'on crut éternelles
Au temps qui les transforme ou les anéantit,
Et le voir sans se plaindre emporter d'un coup d'ailes
Les croyances d'hier et celles d'aujourd'hui.

Qu'importe ! ce n'est pas sous la vague agitée,
Sous le reflux changeant des choses d'ici-bas,
Ce n'est pas sous nos pieds que notre ancre est jetée.
Nous doutons, nous changeons, mais Dieu ne change pas.

Sur le sombre océan où flotte la pensée,
Voyageuse éternelle et que rien n'a lassée,
Comme un vaisseau perdu va d'écueil en écueil ;
Sur cette terre ingrate où la mort et la vie
Naissent l'une de l'autre, où tout passe et s'oublie,
Sur cette terre en deuil ;

Et dans cette âme aussi, plus vaste et plus profonde
Que l'immense océan où s'égare la sonde,
Plus triste qu'une lande où rien n'a pu fleurir,
L'amour a révélé le mot du grand mystère :
C'est la mort qui féconde et notre âme et la terre...
Pour vivre il faut mourir.

*Juin 1859.*

## A MANIN

Lorsque le sillon d'or à la faux moissonneuse
Livre ses épis mûrs sous des cieux enflammés,
Frères, n'oubliez pas la main laborieuse
Qui les avait semés.

Qui sait quelles sueurs les avaient arrosées
Ces plaines qu'aujourd'hui, joyeux, vous traversez ?
Si le ciel bienfaisant leur donna ses rosées,
Ce n'était pas assez.

Toute riche moisson de gloire et de science
Que la fortune livre à ses triomphateurs,
De nobles cœurs vaincus l'ont nourrie en silence
De leur sang, de leurs pleurs.

Ils ont voulu, c'est tout... Le reste est peu de chose
Pour Dieu qui lit au cœur comme en un livre ouvert.
Leur défaite héroïque a fécondé leur cause
De ce qu'ils ont souffert.

Ne soyons pas de ceux pour qui le mot de gloire
Serait un autre nom du succès triomphant;
Sachons jeter sa pourpre à la sainte mémoire
Des combattants tombés loin du soleil levant.

Moissonneurs, moissonneurs, vos mains libres et fières
Font la gerbe dorée au jour de la moisson,
Mais n'oubliez pas ceux qui, sous des cieux sévères,
Sans se plaindre ont laissé leur vie au dur sillon.

O Manin, quand la tombe oublieuse et glacée
Te recevait, lassé, sous un sol étranger,
Qui nous eût dit alors que ta noble pensée
Allait armer les bras qui devaient te venger?

Te venger... ce mot-là, jamais ta bouche austère
Même au jour de l'exil ne l'aurait prononcé;
Ton cœur était trop grand pour la vaine colère,
Pour la haine impuissante et le rêve insensé.
Quelquefois seulement cette terre de France
Semblait rude à tes pieds, et tu sentais en toi
Comme un flot de douleur qui montait en silence
Jusqu'à ce sanctuaire où tu gardais ta foi :
Car, si ferme qu'on soit, l'exil a des misères
Qu'un cœur d'homme jamais ne brava sans faiblir.
Tu foulais seul alors nos rives étrangères,
Te demandant pourquoi c'est si long de mourir.
Mais bientôt de ta fille un regard, un sourire,
Un mot de cette enfant que tu vis jour à jour
Près de toi succomber à son double martyre
Ramenait dans ton cœur l'espérance et l'amour.
Peut-être au dernier jour, ainsi que pour Moïse,
Cette main qui dévoile aux mourants l'avenir
Te montra-t-elle au loin cette terre promise
Que tes nobles efforts n'avaient pu conquérir.
Je ne sais quelle fut de ton heure dernière
La vision suprême à tes yeux obscurcis,
Si le ciel en s'ouvrant te laissa voir la terre
Désaltérée enfin du sang pur de ses fils.

Je ne sais si tu vis sur ta belle Italie
Se lever le soleil de son destin nouveau,
Si tu la saluas, vaillante et rajeunie,
Rassemblant ses proscrits autour de son drapeau.
Tu mourus sans regrets. Dans ton âme croyante
Ni l'exil ni les soins de l'âpre pauvreté
N'avaient flétri l'amour de ta cause expirante
Et l'héroïque espoir d'un jour de liberté.
Mais Dieu qui voit d'en haut quand notre coupe est pleine
Quand notre cœur usé se refuse à souffrir,
D'un signe de sa main a fait tomber ta chaîne...
Pour l'exilé sans doute il est doux de mourir.

Moissonneurs, moissonneurs, vos mains libres et fières
Font la gerbe dorée au jour de la moisson,
Mais n'oubliez pas ceux qui, sous des cieux sévères,
Sans se plaindre ont laissé leur vie au dur sillon.

# *LES*

# *DEUX BOUCLES DE CHEVEUX*

IMITÉ DE LONGFELLOW

Je suis libre et joyeux. Ma barque insouciante
S'en va de mer en mer chercher des cieux meilleurs;
Comme l'Arabe, au soir, je dresse ici ma tente,
Et demain je l'emporte ailleurs.

Je suis libre et joyeux... Aucune lourde chaîne
Ne me retient captif et lassé de mon sort,
Et je vais à mon gré partout où me promène
Ma pensée en son libre essor.

Je suis libre et joyeux... Et pourtant, rêve étrange!
Je voudrais l'oublier! — une femme, un enfant...
Tous deux m'appartenaient... Une femme au cœur d'ange
Un enfant rose et souriant.

Loin de moi, loin de moi ce rêve qui me tue!...
Je voudrais m'éveiller... Mais non le jour, la nuit
Il m'obsède, il s'acharne à mon âme abattue...
Partout, toujours il me poursuit.

Et toujours je revois cette scène dernière :
Pâle et si belle encor sous son blanc vêtement,
Dans la tombe glacée on déposa la mère...
Après elle on y mit l'enfant.

Loin de moi, loin de moi ce rêve qui me tue!...
Je me réveille enfin et je rouvre les yeux;
Le monde s'offre à moi, vers la rive inconnue
Je veux marcher libre et joyeux.

Deux boucles de cheveux, chaîne frêle et légère,
Voilà ce qu'a laissé mon rêve en s'enfuyant :
L'une aux reflets soyeux qui me vient de la mère;
L'autre, blonde, vient de l'enfant.

Et lorsque je la vois, cette boucle dorée,
Les rayons du soleil pour moi semblent pâlir;
Et quand j'ai pressé l'autre à ma lèvre altérée
Je voudrais, je voudrais mourir.

# *LE*

# *MOISSONNEUR ET LES FLEURS*

IMITÉ DE LONGFELLOW

Il est un moissonneur dont le nom parmi nous
Est la mort, mais au ciel il en porte un plus doux.
Je le vis un matin qui traversait la plaine,
Fauchant les épis mûrs et les fleurs d'une haleine.

Sur les frêles boutons qu'avait touchés sa faux
Il se pencha longtemps, l'œil voilé de tristesse,
Respira leurs parfums, et les trouva si beaux
Qu'il se prit à pleurer leur grâce et leur jeunesse.

« Je vous aime, dit-il, et je voudrais pourtant,
« Douces fleurs, vous laisser longtemps, longtemps encore
« A ceux qui vont pleurer. Mais mon roi vous attend.
« Et c'est sous son regard que vous allez éclore.

« Est-il rien ici-bas de trop beau pour les cieux?
« La terre pour son Dieu n'aurait-elle en offrande
« Que le rebut flétri de ses dons généreux?
« Mon maître vous créa, c'est lui qui vous demande.

« De ce monde où lui-même il voulut être enfant,
« Vous êtes, tendres fleurs, le tribut qu'il préfère.
« Pourquoi pleurer sur vous quand le ciel vous attend?
« Vous fleurirez là-haut dans les champs de lumière. »

Le moissonneur se tut; il prit les pâles fleurs,
Les lia dans sa gerbe avec l'herbe plus mûre,
Et la mère, le cœur brisé, les yeux en pleurs,
Voyant le ciel ouvert, les donna sans murmure.

*Décembre 1855.*

# TOUJOURS PLUS HAUT

## I

### L'ENFANT

AUTOUR de moi tout est joie et lumière,
Je ne vois rien qui ne charme mes yeux.
Mon Dieu ! quand tout est si beau sur la terre,
Quels biens plus doux nous réservent les cieux ?
Brise odorante, ô fraîcheur des fontaines,
O profondeur et mystère des bois,
Sillons dorés ondulant sur les plaines,
Où dans les blés j'ai dormi tant de fois !

Vallons riants, pleins d'ombre et d'harmonie,
Sentiers aimés qu'on suit d'un pas rêveur,
Ah! dites-moi, qu'est-ce donc que la vie
Si ce n'est pas un long jour de bonheur?

### LA VOIX D'EN HAUT

Ne vois-tu pas cette cime lointaine,
Vierge sommet qui domine la plaine?
C'est là que Dieu te conduit pas à pas.
Si cette terre est un lieu de délices,
Elle est aussi l'autel des sacrifices.
Que son magique éclat ne t'éblouisse pas!

Ecoute-moi... Sur ton berceau penchée,
Comme une plante en sa fleur desséchée,
Ta mère, enfant, connut bien des douleurs.
Quand vint l'instant de déployer ses ailes
Pour monter seule aux cités éternelles,
Elle te baptisa, mourante, de ses pleurs.

Oh! sois fidèle à ce baptême austère,
Et laisse encore aux larmes de ta mère

Se féconder ta pensée et ton cœur ;
Car, souviens-t'en, sur cette terre empreinte
D'un sang divin, toute douleur est sainte.
Si tu veux être grand, ne crains pas la douleur.

## II

### LE JEUNE HOMME

Les voix d'en haut ont parlé dans mon âme,
J'ai vu là-bas l'horizon tout en feu.
Je me sens fort, le combat me réclame ;
Je veux marcher où m'appellera Dieu.
La lutte est sainte et sainte est la victoire,
C'est l'idéal que je vais conquérir.
Pour triompher, il faut vouloir et croire.
La force est là : je veux m'en revêtir.
Ah! loin de moi, vains rêves de mollesse,
Honteux attraits d'un joug avilissant!
Je ne veux pas vous vendre ma jeunesse.
Le temps est court, l'éternité m'attend.
Je veux entrer d'un élan dans la lice,
Nul souffle impur n'éteindra mon flambeau.

O Christ, ô roi du sanglant sacrifice,
Viens sur mon front mettre ton divin sceau!
J'ai soif de boire à la coupe enivrante
De l'héroïsme et des mâles douleurs,
Je veux marcher sur ta trace sanglante,
Loin du sentier des vulgaires bonheurs!

### LA VOIX D'EN HAUT

Mon fils, c'est bien. Au seuil de la carrière,
J'aime à te voir cet élan généreux.
A l'idéal livre ton âme entière,
Rien n'est pour elle assez pur sous les cieux.
Mais souviens-toi que les rêves sublimes
Peuvent tromper cette soif de grandeur;
Ce n'est pas tout de contempler les cimes,
Il faut marcher. Un mirage menteur
Montre au proscrit, des rives étrangères,
Le sol natal et ses bords enchantés...
L'homme est captif au pays des chimères,
Mais il ne vit que de réalités.
Eh bien! qu'il sache enfin briser sa chaîne,
Quand il devrait en rester tout sanglant!

La vérité, c'est la plage lointaine
Où l'exilé revient en conquérant.
Le temps n'est plus où du fils de la lyre
Les doux accords créaient une cité;
Toute grandeur est au prix d'un martyre,
Rien ne se fait que par la volonté.
Dieu l'a voulu, l'arbre de la science
Aux longs efforts cède son fruit doré,
Il faut la lutte et la persévérance
Pour féconder son sol rude et sacré.
Plus haut! plus haut! Combats, grandis, travaille,
Monte aux sommets de l'âpre vérité.
Nul n'est héros qu'au soir de la bataille,
Nul n'est croyant qu'après avoir douté.

## III

### L'HOMME

J'ai marché las et solitaire
Loin du chemin large et battu,
Et maintenant, guide sévère,
Parle encore... où me conduis-tu?

J'ai marché, j'ai vu fuir la plaine
Sous mes pas que hâtait l'espoir.
La cime entrevue est lointaine...
Voici venir l'ombre du soir.

Et l'ombre se fait dans mon âme,
Et l'amour de la vérité
Vacille en moi comme une flamme
Qui meurt au foyer déserté.

Sais-je si l'idéal austère,
Tourment sacré d'un jeune cœur,
Est autre chose que chimère,
Fausse beauté, fausse grandeur?

Ah! qu'importe mon sacrifice
Au maître de l'immensité?
Pourquoi faire de sa justice
Le bourreau de l'humanité?

Aurait-il soif de ma souffrance
Lui qui, prodigue de ses dons,
Mit dans mon âme l'espérance
Avec ses joyeux horizons?

De l'amour et de la colère,
Si je suis le chétif enjeu,
Ton plus beau nom, ton nom de Père,
N'est qu'une ironie, ô mon Dieu.

O révolte! ô doute! ô blasphèmes!
Impuissance et témérité!
Insaisissable en tes extrêmes,
Qui t'a sondée, ô vérité?

LA VOIX D'EN HAUT

N'as-tu pas vu souvent au flanc de la montagne,
A mi-côte, ramper des nuages épais?
Le voyageur lassé sent le froid qui le gagne,
Et cherche du regard les lumineux sommets.
Là-bas, il a laissé la plaine épanouie
Sous les feux du soleil qui lui verse la vie;
Il s'arrête, et de l'œil il veut percer la nuit
Dont le linceul glacé l'enveloppe et le suit.
Vainement il implore un rayon de lumière...
Est-ce l'ombre éternelle ou l'ombre passagère
Qui grandit sur ses pas et lui voile les cieux?
Est-ce le soir qui vient, sombre, mystérieux,
Sinistre avant-coureur d'une nuit plus obscure?

Il regrette la plaine et son vivant murmure,
Ses faciles sentiers et ses gazons fleuris.
Son pied heurte sans cesse à de nouveaux débris.
Il foule en frémissant les pentes désolées;
Il déteste, il maudit le rêve de grandeur
Qui l'a conduit si loin des paisibles vallées,
Vers les sommets déserts où règne la terreur.

Tout homme la rencontre une fois sur sa route,
Cette région morne où l'assaille le doute.
Plus bas c'est l'ignorance et ses illusions;
Plus haut, c'est la foi vraie aux larges horizons;
C'est la grandeur réelle et non plus sa chimère;
C'est la force conquise, aux essors infinis;
C'est la liberté sainte inconnue à la terre;
Plus haut, plus haut encor l'homme et Dieu sont unis.
O triomphe! ô mystère! ô victoire suprême!
Vouloir ce que Dieu veut, n'aimer que ce qu'il aime
Et vivre de sa vie!... Et puis de ce Thabor
Vers le ciel entr'ouvert reprenant son essor,
Lassé, mais affranchi, par un dernier coup d'aile,
Aborder, libre enfin, sur la rive éternelle!

*Juin 1858.*

## LA POLOGNE

*Que demandez-vous? — Et des milliers de voix répondirent : La patrie.*

*Avril 1861.*

Oh! laissez-moi pleurer!... J'ai fait un rêve sombre,
Plein d'horreur et pourtant d'une étrange beauté.
Oh! laissez-moi pleurer!... A voix basse et dans l'ombre
Ce rêve de douleur veut être raconté.

J'ai rêvé que là-bas, dans la plaine infertile
Où s'étendent la steppe et les forêts de pins,
Je voyais une morte... Elle était immobile
Et sur son cœur saignant se joignaient ses deux mains.

Et près d'elle veillait un Cosaque farouche.
Parfois, lâche et brutal, il la heurtait du pied.
Je la voyais alors tressaillir sur sa couche,
Et mon cœur frissonnait de haine et de pitié.

Je regardai le ciel, le ciel morne et sévère;
On eût dit que pour elle il s'était fait d'airain.
En vain d'un long sanglot j'interrogeai la terre,
Une voix répondit : « Passons notre chemin.

« Passons notre chemin... Que nous fait cette morte?
« Lui rendrons-nous la vie au prix de notre sang?
« D'autres râlent comme elle... Eh bien! que nous importe!
« Laissons cette étrangère au Cosaque géant. »

Puis je sentis passer comme un souffle de vie
Qui venait du Midi, brûlant et généreux.
Liberté! liberté! Juliette endormie
Se réveille et se lève en regardant les cieux.

Alors je vis de loin jusqu'au blême visage
De celle qui dormait dans les steppes en deuil
Monter une rougeur subite... Est-ce un présage?
N'a-t-elle pas frémi d'espoir dans son cercueil?

Elle se souleva, la pâle agonisante,
Et sur le sol trempé du sang de ses enfants,
A genoux, fière encore et pourtant suppliante,
Elle invoqua le Dieu des justes jugements...

Et des voix prononçaient le saint nom de patrie,
Et vers le ciel montaient des soupirs, des sanglots;
Mais le ciel reste sourd à ce peuple qui prie,
A son suprême appel la terre est sans échos.

Et plus pâle et plus froide, hélas! sur la bruyère
Je la vis retomber, et jaillir de son sein
Des flots de son sang pur qui rougissaient la terre,
Et les voix redisaient : Passons notre chemin!

## POUR UN ANNIVERSAIRE

Fuyez, fuyez, ô rapides années,
Tombez sans bruit dans le passé muet,
Tantôt de joie et d'espoir couronnées,
Tantôt gardant quelque austère secret.

Vous emportez la jeunesse et son rêve,
Vous flétrissez les roses du chemin,
Feuilles des bois qu'un vent d'automne enlève,
Vous dispersez les songes du matin.

Mais en fuyant vous livrez vos mystères,
Les grands secrets de la vie et du cœur.
Vous nous laissez les vérités sévères,
En nous ôtant les riantes erreurs.

Nous avions dit que la vie était belle
Quand nous marchions dans les sentiers en fleur.
Le savions-nous? que demandions-nous d'elle?
Beau rêve d'or, étais-tu le bonheur?

Elle a tenu bien plus que sa promesse :
Nous avons vu grandir nos horizons;
Nous vous jetons un adieu sans tristesse,
Rêves déçus, belles illusions.

Ce que la vie apporte, échange austère,
Vaut mieux encor que les rêves d'enfant :
La lutte à deux, le travail, la prière,
L'amour plus vrai, profond et confiant;

Et ces rayons de la vérité sainte
Tombés d'en haut dans notre obscurité,
Jusqu'au moment où, d'une ardente étreinte,
Nous saisirons l'éternelle beauté.

Fuyez, fuyez, ô rapides années!
Vous n'emportez ni l'amour ni l'espoir;
Les biens réels qui vous ont couronnées
Ne craignent pas les approches du soir.

*Janvier 1862.*

## APPEL A TOUS

### LES OUVRIERS COTONNIERS

Ils sont là, près de nous, muets, peuple sans nombre,
Hier travailleurs joyeux ; aujourd'hui, d'un œil sombre
Ils regardent la mort s'avancer à pas lents ;
Croisant leurs bras oisifs sur leurs cœurs défaillants.

Martyrs inconscients d'une cause sacrée,
Ils lutteraient longtemps d'une lutte ignorée ;
Mais leurs petits enfants, pour supporter la faim,
N'ont pas leur fier courage et leur âme d'airain.

Si dans leur cœur montait une sourde colère,
Qui de nous, le premier, leur jetterait la pierre?
Savons-nous si, debout, près du morne foyer,
Ils n'ont pas accusé Dieu de les oublier?

La foi peut leur manquer dans leur lente agonie,
A ces fils du travail que le travail renie.
Il peut leur arriver de songer aux heureux...
S'ils ne haïssent pas, courbons-nous devant eux!

Mais non, rien de pareil... Jamais l'envie amère
N'a dégradé leur âme et souillé leur misère.
Il est noble, il est grand, ce peuple d'ignorants;
Sous ces haillons grossiers battent des cœurs vaillants.

Ils ont tendu vers nous leurs mains, leurs mains durcies,
Mains fières que jamais l'aumône n'a flétries,
Et, croyant sur la terre à la fraternité,
De leur Dieu dans le ciel ils n'ont jamais douté.

Nous détournerons-nous de ces mains suppliantes?
Verserons-nous à flots dans ces âmes croyantes
La colère impuissante, et le doute, et le fiel?
A ces enfants de Dieu voilerons-nous le ciel?

Sachons-le, ce qu'il faut à ce peuple qui souffre
Ce n'est pas un peu d'or qu'on jette dans le gouffre,
Et ce n'est pas non plus notre froide pitié...
Non, c'est que de son mal nous prenions la moitié.

C'est que nous, les heureux, descendions dans leurs voies,
Et qu'oubliant pour eux nos égoïstes joies,
Nous meurtrissions nos pieds à leur rude chemin
Et prenions notre part de leur froid, de leur faim.

C'est là loi de l'amour, loi sainte qu'au Calvaire,
Divin Crucifié, tu léguas à la terre
A l'heure où, te penchant sur notre humanité
Tu nous fis de ta croix une fraternité.

Tu n'auras pas en vain souffert ton agonie;
Non, ce n'est pas en vain qu'en lui donnant ta vie
Tu laissas pour trésor au monde racheté
Un mot nouveau pour lui, le mot de charité.

O Maître, nous voulons que ton œuvre s'achève;
Nous voulons que partout circule cette séve
De l'amour généreux que le tien fit jaillir...
Oui, nous voulons aimer et nous voulons souffrir.

Vous qui portez le poids des misères humaines,
Vous que la liberté, qui brise d'autres chaînes,
En passant a meurtris et foulés sous ses pas,
Victimes et blessés de ses nobles combats,

Nous voulons partager votre sainte souffrance;
Nos cœurs ont tressailli d'une grande espérance,
Le présent douloureux enfante l'avenir,
Dans la lutte nos mains à vos mains vont s'unir.

O France, tu n'as pas abdiqué ta noblesse,
Ouvre ton large cœur à tes fils en détresse,
Fière de les nourrir du pain de ton amour,
Ces enfants du travail, ces mendiants d'un jour.

*Janvier 1863.*

## A UN JEUNE HOMME

Un jeune homme est debout sur le seuil de sa voie;
Il regarde le ciel et n'est pas ébloui,
Il aspire dans l'air le bonheur et la joie,
Il est fort, plein d'espoir, et le monde est à lui.

La brise des forêts et l'onde des fontaines
Lui parlent à l'envi leur langage joyeux.
Il écoute, il sourit... dans ces voix incertaines
Il entend un écho de ses rêves heureux.

« Laisse-moi te bercer, dit la grande nature;
« Je te révélerai mes secrets les plus doux.
« Laisse-moi t'enivrer de mon vivant murmure
« Comme une mère endort son fils sur ses genoux.

« Enfant, tu m'appartiens... Ta première souffrance,
« C'est moi qui l'apaisai, ne t'en souviens-tu pas?
« Dans mon sein toujours jeune on puise l'espérance.
« Laisse-moi te bercer et te parler tout bas!

« Crois-le, toute autre joie ici-bas est amère,
« Moi seule ne connais ni crainte ni regrets...
« Je porte l'infini dans mon vivant mystère,
« Et seule j'ai des biens qui ne trompent jamais. »

Mais une voix plus forte a frappé son oreille.
D'où vient-elle? on dirait un chant harmonieux!
De son rêve charmant le jeune homme s'éveille;
Il écoute... une flamme a brillé dans ses yeux.

« Ma voix n'est pas pour toi celle d'une étrangère
« Et dès tes premiers pas je t'ai tendu la main.
« Viens, je te conduirai par un chemin sévère,
« Mais j'ai mon rêve aussi, rêve pur et divin.

« L'univers est à moi, c'est mon royaume immense;
« C'est moi qui fais la gloire et l'immortalité.
« L'avenir m'appartient, car je suis la science,
« Le soleil des esprits, sœur de la vérité.

« Il me faut le travail, le sacrifice austère,
« Mais d'une joie aussi je mêle chaque effort.
« Viens, suis-moi!... je veux être et ta sœur et ta mère.
« Mon charme est souverain au cœur vaillant et fort. »

Elle se tait. — D'où vient cette autre voix plaintive
Qui monte vers le ciel ainsi que des sanglots?
L'enfant tremble et pâlit... Dans son âme attentive
Cette voix désolée a de profonds échos.

« Viens, dit-elle, je souffre et nul ne me console.
« Les heureux ont passé sans me tendre la main;
« Ils ont laissé tomber leur aumône frivole
« Sur Lazare étendu le long de leur chemin.

« Viens, nous partagerons avec toi nos misères;
« C'est l'amour qu'il nous faut, non les froides pitiés.
« Tous les déshérités ne sont-ils pas tes frères?
« Ne veux-tu pas marcher dans leurs rudes sentiers?

« Viens, fais luire un rayon de la vérité sainte
« Aux mornes régions de notre obscurité.
« Ce qui nous sauvera c'est ta vivante étreinte.
« Enfant, tu m'appartiens... Je suis l'Humanité. »

*1862.*

## *LA LOI DE LA VIE*

S'IL est dans ta couronne une fleur embaumée
Dont le suave éclat ravisse ton regard,
Parmi toutes ses sœurs plus belle et plus aimée,
Trésor que tu voudrais abriter à l'écart;

S'il est dans ton écrin une perle choisie,
Limpide comme l'onde au matin d'un beau jour;
S'il est un doux lien qui t'attache à la vie,
Chaîne de diamant, pur et profond amour;

S'il est à ton foyer une tête si chère
Qu'à la voir tu te sens les yeux mouillés de pleurs;
Si quelque âme ici-bas t'a livré son mystère,
Et dans un regard pur t'ouvre ses profondeurs...

Perle, brillante fleur, étoile rayonnante,
Cœur aimant et joyeux, front couronné d'espoir,
Dieu l'a marqué d'un sceau... c'est l'offrande vivante.
Le soleil de nos cœurs s'éteint avant le soir.

## *A H.*

Enfant, tu sais que sur la terre
Nous venons aimer et souffrir ;
Déjà tu pressens le mystère
Que le temps doit te découvrir.

Ton âme entrevoit de la vie
L'austère et divine beauté,
Et tu veux la tienne ennoblie
Par l'amour et la vérité.

Vers ceux que le monde délaisse
Tu veux t'arrêter en passant;
Tu ne demandes de richesse
Que les trésors d'un cœur aimant.

Tu sais que la plus pure joie
Est celle d'essuyer des pleurs,
Et tu veux marcher dans la voie
Où l'on rencontre les douleurs.

Ah! mets-la bien haut, ta chimère;
Mets ton sentier sur les sommets.
Qu'un bonheur frivole et vulgaire,
Enfant, ne te tente jamais.

L'amour est la source profonde
Où l'on puise les dévoûments.
Aime, et que l'avenir réponde
A l'idéal de tes quinze ans.

*Janvier 1864.*

## LE JARDIN DES OLIVIERS

Tu pars, tu vas chercher le pays de ton rêve,
Celui que, tout enfant, ton âme a visité,
Cet Orient sublime où le soleil se lève,
Où s'éveilla l'humanité.

Tu vas la traverser, cette mer azurée
Dont la vague n'a pas de reflux inconstants;
Tu fouleras la terre antique et consacrée
Où les œuvres de l'homme ont triomphé du temps.

Et tu visiteras une terre plus sainte
Où, parmi les débris des siècles entassés,
Les pas du Fils de l'homme ont laissé leur empreinte,
Les seuls pas que le temps n'aura point effacés.

Tu verras Bethléhem, la bourgade bénie;
Tu suivras les sentiers que Jésus a suivis
Au bord de cette mer dont la vague assoupie
Venait baigner ses pieds meurtris.

Tu verras ces coteaux où la foule attentive
Pour l'entendre parler le suivait autrefois;
Tu viendras à ton tour t'asseoir sur cette rive
Et chercher l'écho de sa voix.

Tu t'agenouilleras sur une autre colline,
Et tu t'inclineras vers d'autres profondeurs...
O mystère!... c'est là que son âme divine
Un instant a fléchi sous le poids des douleurs.

C'est là qu'il traversa cette lutte dernière...
Ses disciples dormaient, ils n'avaient pu veiller
Et le vent du désert courbait contre la terre
Les grands rameaux de l'olivier.

Le ciel était muet et la terre endormie.
L'angoisse l'étreignait, et son cœur défaillit...
Etait-il vraiment seul? pourquoi cette agonie?...
Qui dira les secrets de cette longue nuit?...

Son front était couvert d'une sueur sanglante
Lorsque, vers le matin, au groupe consterné
Il montra l'orient et l'aube blanchissante...
Tu gardas ton secret, nuit de Gethsémané.

*Février 1864.*

## *L'INVISIBLE PRÉSENCE*

Tu le sais maintenant que dans un cœur fidèle
Sur un mort bien-aimé rien ne jette l'oubli.
La douleur en secret toujours se renouvelle;
On sourit, on se tait, mais on se sait à lui.

C'est dans les profondeurs que ton âme recèle,
C'est là que toujours jeune il reste enseveli
Plus vivant que jamais. — Tout change, et de son aile
Le temps effleure tout, mais non son sûr abri.

Quand tes yeux sont mouillés, ce n'est pas son absence,
Ce n'est pas le regret, ce n'est pas l'espérance;
C'est tout cela pourtant, et c'est la vie à deux.

Et quand, le cœur ému, tu gardes le silence,
C'est que tu sens en toi l'invisible présence,
Et la terre un instant t'a semblé près des cieux.

## *LE MYSTÈRE DE L'AME*

J'ai dans l'âme une source, une source ignorée,
Lac profond dont toujours je sens l'onde frémir...
Et mon âme pourtant est sans cesse altérée,
Et rien n'a pu noyer son immense désir.

J'ai dans l'âme une flamme, une flamme brûlante,
Qui renaît d'elle-même à son ardent foyer...
Et mon âme pourtant, glacée et défaillante,
N'a pu vaincre son mal et voudrait l'oublier.

J'ai l'amour et la foi, flamme pure, eau profonde,
Et pourtant je crois peu, je n'aime qu'à moitié.
Mon cœur voudrait s'ouvrir pour embrasser le monde,
Et, le sentant faiblir, je me prends en pitié.

*Juillet 1865.*

## A BEETHOVEN

Je la sentais passer sur mon âme endormie
Comme un souffle du ciel, Maître, ta grande voix :
Et j'entendais en moi vibrer une harmonie
Comme aux jours d'autrefois.

Et tout en t'écoutant je me croyais poëte;
Mon cœur ému battait sous ta puissante main,
Et je sentais déjà s'ouvrir l'aile inquiète
De son hôte divin.

C'est qu'il est si profond, si vaste, ton génie,
C'est un tel océan où l'on se sent bercé
Que mon âme s'y perd, et s'y noie, et s'oublie,
Et croit grandir aussi dans son rêve insensé.

Tout se tait maintenant. Le poëte d'une heure
N'est plus au lendemain qu'un rêveur attristé.
L'illusion s'enfuit, mais le regret demeure
Quand le songe a fait place à la réalité.

*Décembre 1865.*

## *ESTO VIR!*

A V.

ENFANT, tu deviens homme, et chaque jour la vie
T'ouvre plus largement ses horizons lointains.
Tu pressens sa grandeur, tu la veux ennoblie
De travail, de devoir et de dangers certains.

Tu deviens homme, enfant. — Une ombre de tristesse
Me voile l'avenir qui s'ouvre sous tes pas
Loin de nous... Et pourtant ton rêve de jeunesse
Est un rêve viril et je n'en rougis pas.

Etre homme, le sais-tu ? ce n'est pas peu de chose.
C'est être patient, c'est être juste et fort,
C'est vouloir, c'est aimer, à toute noble cause
C'est donner en entier sa vie et son effort.

C'est employer sa force à servir la faiblesse;
C'est souffrir, c'est lutter avec les opprimés;
C'est vouloir relever tous ceux que l'on abaisse,
C'est porter dans son cœur tous les déshérités.

Pour être homme il faut croire à de saintes chimères,
Il faut avoir au cœur de divines pitiés,
Il faut vouloir marcher, loin des bonheurs vulgaires
Dans les âpres sentiers.

Etre homme, c'est d'abord se posséder soi-même.
Pour être libre, croire à moitié c'est trop peu,
Car la foi met en nous la liberté suprême
De n'obéir qu'à Dieu.

Etre homme, c'est marcher sur la trace bénie
Que Jésus a laissée en passant ici-bas,
C'est aimer comme lui, c'est vivre de sa vie,
C'est l'avoir pour soutien dans les rudes combats.

Mais pour le devenir, enfant, reste fidèle
Au devoir d'aujourd'hui : travailler, obéir.
L'heure que tu vois fuir, souviens-t'en, porte en elle
Ou le mal ou le bien, germe de l'avenir.

*Février 1866.*

## AIMONS,

## SOUFFRONS, PLEURONS

Aimons, aimons! la vie est un mystère
Où l'amour seul a jeté des rayons;
Nous y verrons resplendir la lumière
Si nous aimons.

Souffrons, souffrons! notre âme, hôte rebelle,
Qui cherche en vain les libres horizons,
Garde du moins son frémissement d'aile
Si nous souffrons.

Pleurons, pleurons! les yeux restés sans larme
Ne savent pas lire sur d'autres fronts
Le mal caché qu'un mot souvent désarme
Si nous pleurons.

*Septembre 1866.*

## *A HENRI*

POUR LE ONZIÈME ANNIVERSAIRE DE SA MORT

PETITE fleur sitôt cueillie
Avant les clartés du matin,
Tu n'as rien connu de la vie
Que ce qu'elle a de plus divin.

Tu n'as connu que la souffrance
Et l'amour... N'est-ce pas assez?
Sourire et pleurs, c'est l'existence,
L'un et l'autre bientôt passés.

Oui, c'est assez, car rien n'efface,
Petite fleur, ton souvenir,
Et tu gardes toujours ta place,
Toi qu'un matin vit se flétrir.

Je baise ton pâle visage
Et j'entends ton cri de douleurs;
Je crois voir flotter ton image
Entre tes frères et tes sœurs.

Petite fleur chétive et frêle,
Tu n'as pas pu t'épanouir,
Mais la semence est immortelle,
Au ciel rien ne peut se flétrir.

*Septembre 1866.*

## *LES PAUVRES*

Ils passent près de nous, suivant des chemins sombres
Et sans lever les yeux.
Pour nous tous les rayons, pour eux toutes les ombres...
Nous sommes les heureux.

Ils passent près de nous.— Nous leur donnons sans doute
Un regard de pitié,
Puis nous nous détournons et suivons notre route...
Nous avons oublié.

Ils passent près de nous, et notre âme distraite
S'émeut pour un instant,
Et nous entrevoyons leur misère secrète,
Leur mortel dénûment.

Et notre cœur se serre, et nous avons peut-être
Des larmes dans les yeux;
Mais pour les consoler il faudrait les connaître,
Et que savons-nous d'eux?

Nous sommes étrangers aux douleurs, à la joie
De leurs pauvres foyers.
Pourtant leur route sombre, elle est là, qui côtoie
Nos faciles sentiers.

A genoux, bien souvent, nous les nommons nos frères
Devant le Dieu du ciel;
Mais ce mot qui s'envole à lui dans nos prières
Est menteur et cruel.

Et lorsque Dieu l'entend, je crains qu'il ne se lasse
De notre culte vain,
Et que dans notre cœur tout reflet ne s'efface
De son amour divin.

Ah! ce n'est pas à nous de parler d'évangile,
D'amour compatissant,
Quand nous n'avons pour eux que l'aumône facile
Que l'on jette en passant;

Lorsque jamais leur main dans notre main pressée
Ne la sentit frémir,
Et que nous mesurons la parole glacée
Qui ne saurait guérir;

Quand nous ne leur donnons rien de notre pensée
Et rien de notre cœur,
Quand ils ne savent pas si leur âme blessée
De notre âme est la sœur.

Ce n'était pas ainsi, Jésus, toi qui consoles,
Que tu passais près d'eux,
Quand tu laissais tomber les divines paroles
Du royaume des cieux.

Tu ne regardais pas de si loin leur misère,
Tu suivais leurs sentiers;
En te voyant souffrir, ils te sentaient leur frère
Et pleuraient à tes pieds.

Pauvres, déshérités, ignorants et coupables,
Ils venaient sans effroi.
Ah! qui nous donnera les pitiés ineffables
Qu'ils trouvaient près de toi?

Ah! qui nous donnera l'amour qui les attire
Et sait les relever?
Qui nous enseignera, Jésus, à leur redire
Le mot qui peut sauver?

Qui mettra dans nos cœurs la flamme sainte et douce
Qui brûle nuit et jour,
L'amour que rien ne lasse et que rien ne repousse,
Reflet de ton amour?

Quand le connaîtrons-nous, cet amour fort et tendre,
Le seul qui peut guérir?
Quand saurons-nous aimer assez pour tout comprendre,
Assez pour en souffrir?

Pauvres, déshérités, ignorants et rebelles,
Quand vous aimerons-nous
Assez pour vous couvrir des pitiés éternelles
De notre Père à tous?

*Novembre 1866.*

## MON AME

## EST TRISTE JUSQU'A LA MORT

QUAND tu laissais tomber de ta lèvre pâlie
Ce mot que tour à tour nous disons après toi,
Jésus, le savais-tu, toi qui donnais ta vie,
Ce qu'il contient pour nous de souffrance et d'effroi?

L'ange qui consolait ta mortelle tristesse,
C'était le grand amour dont tu fus le martyr;
C'est lui qui soutenait ta divine faiblesse
A l'heure où tu sentis le cœur te défaillir.

Toi qui savais aimer, toi dont l'âme profonde,
Embrassant tous les temps dans sa vaste pitié,
Enfermait les douleurs et les larmes d'un monde,
Comprends-tu la douleur de n'aimer qu'à moitié?

Trop peu pour en mourir... trop peu pour qu'on en vive,
Trop peu pour allumer la flamme de l'autel,
Trop peu pour affranchir l'âme, cette captive
Dont l'amour sans limite est le rêve éternel.

Je ne sais pas aimer, voilà pourquoi mon âme,
Engourdie et lassée, a perdu son essor.
Mon cœur à son foyer laisse éteindre la flamme,
Voilà pourquoi je suis triste jusqu'à la mort.

*Février 1867.*

## *A LA POÉSIE*

Pauvre captive, ô Poésie,
Tu frissonnes dans ta prison,
Et de ton aile endolorie
Tu bats son étroite cloison.
Tu demandes l'air et l'espace,
La lumière et les champs ouverts,
Tu voudrais la brise qui passe
Pour éveiller tes doux concerts.

Tu voudrais l'ombre et le silence
Des grands bois, le rêve enivrant
Des horizons où l'on s'élance
Vers ce qu'on cherche... en l'ignorant.
Pour que tes ailes étendues
T'emportent vers les hauts sommets,
Il te faut les heures perdues
Que l'on voit s'enfuir sans regrets.
Il te faut le loisir, l'étude,
Et le travail libre et joyeux,
Et, pour grandir, la solitude
Où l'on se sent plus près des cieux.
Tu voudrais fermer mes oreilles
A tout ce qui n'est pas ta voix,
Et, m'enchantant de tes merveilles,
Asservir ma vie à tes lois.
Tu voudrais me rendre insensible
A ce qui souffre, à ce qui meurt,
Me créer un monde invisible
Où l'on oubliât la douleur,
Où du moins on ne s'en souvienne
Que pour en inspirer son chant,
Où toute souffrance devienne
Harmonie et suave accent.

Eh bien! meurs, ô flamme indocile!...
A ces soupirs, à ces sanglots,
Je ne veux pas, voix inutile,
Ne renvoyer que des échos.
Je veux aimer et je veux vivre,
Je veux creuser mon dur sillon;
A ton rêve, si je me livre,
J'aurai des rêves pour moisson.
La solitude est au poëte,
Et je ne le suis qu'à moitié;
Ferme donc ton aile indiscrète.
Laisse mon âme à la pitié.

## VOUS M'AVEZ LAISSÉ SEUL

*Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde.*
PASCAL.

Jésus revint trois fois pendant cette nuit sombre;
Les disciples dormaient, accablés, oublieux,
Triste, il les regardait et s'éloignait dans l'ombre,
Mais la troisième fois, il s'arrêta près d'eux.

« Dormez! dit-il alors avec un doux reproche,
« Vous m'avez laissé seul à l'heure où je luttais,
« Et maintenant celui qui me trahit s'approche.
« Dormez! il n'est plus temps de veiller désormais. »

Comme il parlait encor la troupe sacrilége
L'entourait... Il reçut le baiser de Judas;
Et quand, seul au milieu de l'indigne cortége,
Son œil chercha les siens, il ne les trouva pas.

Il était seul... Oh! Christ, cette longue agonie
Depuis dix-huit cents ans elle n'a pu finir,
Et nous te laissons seul, et notre âme engourdie
Dort de son lourd sommeil quand il faudrait souffrir.

Un grand gémissement monte de notre terre
Et la sueur de sang y coule nuit et jour...
Ceux qu'étreignait ton cœur à cette heure dernière,
Hélas! ils n'ont rien su de ton divin amour.

Et nous les oublions... Et pendant cette veille
De tant de malheureux, d'ignorants, d'opprimés,
Nous dormons, nous rêvons... Si leur voix nous éveille,
Nos yeux appesantis sont bientôt refermés.

Mais ce gémissement qui monte de la terre
Retentira pour nous jusqu'en l'éternité,
Lorsque Dieu nous dira : Qu'as-tu fait de ton frère?
Et Jésus, de sa voix tendre et pourtant sévère :
Vous m'avez laissé seul en mon Gethsémané.

*Juillet 1867.*

## *LE SAPIN*

IMITÉ DE HEINE

La neige couvre la campagne
Sous le ciel pâle et froid du Nord.
Seul, sur le flanc de la montagne,
Dans son linceul un sapin dort.

Il rêve au palmier solitaire
Sur un rocher morne et brûlant,
Debout dans sa tristesse altière
Au pays du soleil levant.

## A UN PEINTRE MOURANT

L'ARTISTE était couché sur un lit d'agonie;
Ses traits étaient pâlis comme ceux d'un martyr;
La douleur, jour à jour, avait miné sa vie.
Son Christ penché vers lui le regardait souffrir.

Oh! que lui disais-tu, noble et divine image
De l'homme de douleur?
Quelle joie ineffable et quel male courage
Versais-tu dans son cœur?

Oh! que lui disais-tu, toi, la sainte victime
Dont un jour son génie entrevit la beauté?
Toi qui pris sur ton cœur, dans ton amour sublime,
Les maux et les douleurs de notre humanité?

Je le sais, c'est bien toi, c'est toi qui le consoles:
Sur son obscur chemin le ciel s'est entr'ouvert,
Et tu sembles laisser descendre ces paroles :
« Regarde, j'ai souffert!

« Regarde, j'ai souffert! Une sueur sanglante
« A coulé sur mon front et je sais compatir.
« Comme toi, j'ai connu l'heure de l'épouvante;
« Comme toi, j'ai senti mon âme défaillir.

« Regarde, j'ai souffert! de la douleur humaine
« J'ai brisé sur la croix le dard empoisonné.
« Ta souffrance est à moi, mais ma vie est la tienne.
« Souviens-toi du Calvaire et de Gethsémané. »

*Juillet 1867.*

## SONNET

Tout s'éveille et sourit... La vie est une fête
Sous ton beau ciel d'azur, mois de mai, doux printemps,
Et ce qui reste en moi de l'âme de poëte
Va retrouver aussi sa fraîcheur de vingt ans.

Quand tout prend une voix, resterai-je muette,
Et pour te saluer n'aurai-je pas d'accents?
Mais d'où vient dans mes yeux cette larme indiscrète,
Et pourquoi ce sanglot qui se mêle à mes chants?

C'est que j'ai regardé trop au fond de la vie...
Au problème éternel mon âme s'est meurtrie,
Et le printemps en fleurs ne saurait la guérir.

J'admire sa beauté, je sens son harmonie,
Mais rien n'apaisera la tristesse infinie
De voir autour de soi tant pleurer et souffrir.

## *LE PAUVRE HOMME*

Ce n'était qu'un pauvre homme... Il n'avait ni richesse.
Ni gloire, ni beauté, déjà des cheveux gris.
Son regard était terne et chargé de tristesse;
Quand il ouvrait la bouche, il s'arrêtait surpris
D'avoir voulu parler et gardait le silence.
Nul n'écoutait jamais ses propos hésitants;
On semblait l'ignorer jusques en sa présence...
« Ce n'est que lui, » disaient les amis indulgents.

Oui, c'était un pauvre homme... Il n'avait de sa vie
Rencontré que des yeux indifférents et froids,
Depuis l'heure où sa mère inquiète, attendrie,
Le pressa sur son cœur pour la dernière fois.
Jamais le doux regard d'une vierge timide
Ne l'avait caressé de son tremblant rayon,
Jamais il n'avait vu sur quelque front candide
Passer une rougeur fugitive à son nom.

Jamais à son approche aucun joyeux sourire
Sur un visage ami pour lui n'avait brillé.
Ceux qui l'aimaient un peu semblaient toujours lui dire :
« Ne vous y trompez pas, ce n'est que par pitié. »
Il marchait tout le jour, triste et seul dans sa voie,
Le front courbé, l'œil morne et le pas incertain,
Etranger aux douleurs, étranger à la joie
De ceux qui s'éloignaient sans lui tendre la main.

Puis, quand venait le soir, il rentrait solitaire
A son obscur foyer où nul ne l'attendait.
Il allumait la lampe, et sa pâle lumière
Dans son cercle enchanté doucement l'attirait.
Il posait dans ses mains sa pauvre tête lasse,
Et puis, la relevant soudain, tendait les bras

Vers quelque être inconnu, l'œil perdu dans l'espace,
Ivre des mots d'amour qu'il lui disait tout bas.

Alors un bruissement léger, comme d'une aile,
Colombe ou séraphin, le faisait tressaillir.
Tout s'inondait pour lui d'une clarté nouvelle
Et d'un rayonnement. Il se sentait pâlir.
Il l'entendait venir, sa sœur, sa bien-aimée,
L'hôte invisible à tous, le seul être vivant
A qui son âme en deuil ne se fût pas fermée...
Il l'attendait muet, immobile et tremblant.

Elle entrait, et la nuit s'enfuyait devant elle,
La chambre s'emplissait des parfums du printemps,
Elle venait à lui, fiancée immortelle,
Et sans lui dire rien le regardait longtemps.
Puis de sa douce main lui relevant la tête,
Elle baisait son front par la douleur pâli,
Et murmurait tout bas : Je t'aime, ô mon poëte,
Et j'apporte avec moi l'espérance et l'oubli.

*Mai 1868.*

## *OH! CROYEZ-LE...*

Je ne suis pas de ceux qui luttent et s'épuisent,
Pour qui tout se résume en un seul mot : souffrir.
Je ne suis pas de ceux qui chaque soir se disent :
Où prendrai-je demain le pain pour me nourrir?

Je ne suis pas de ceux que leur travail sordide
Tient courbés d'un matin jusqu'à l'autre matin.
Je ne suis pas de ceux à qui le sol aride
Pour leur sueur de sang rend un morceau de pain.

Je ne suis pas de ceux de qui les mains meurtries
Ne s'arrêtent jamais dans leur ingrat labeur.
Je ne suis pas de ceux dont les larmes taries
Ainsi qu'un plomb brûlant retombent sur leur cœur.

Je ne t'appartiens pas, multitude héroïque
Des travailleurs obscurs et des déshérités ;
Non, je suis des heureux... Dans ce partage inique
J'ai les biens d'ici-bas, vous les adversités.

Mais l'abîme entre nous, ce n'est qu'une apparence;
Le cœur qui sait aimer connaît une autre loi.
Oh! croyez-le, je souffre... et par cette souffrance,
Echo de vos douleurs, vos douleurs sont à moi.

*Août 1868.*

## *A J.*

Je vous comprends, car je vous aime;
Je lis dans vos yeux attristés.
La terre est sombre et le ciel même
N'a que d'incertaines clartés.

L'âme qui s'ouvrait à la joie
Comme au rayon s'ouvre la fleur,
En vain l'attend... et sur sa voie
Elle rencontre la douleur.

On lutte, on souffre et l'on travaille.
Demain sera comme aujourd'hui,
Et le cœur le plus fort défaille...
L'espoir s'en va... tout a pâli.

Pourtant l'âme la plus meurtrie
Réfléchit un coin du ciel bleu,
Et la terre en fête lui crie :
Croire au bonheur, c'est croire en Dieu.

## *A F.*

En te voyant déjà sur le seuil de ta vie
Je voudrais soulever son voile d'inconnu,
Car je la rêve riche, et féconde et bénie...
Enfant, que seras-tu?

Te voilà, plein d'espoir, à cette heure où notre âme
Sent s'éveiller en elle un monde de désir,
Où tout l'émeut, la charme, où son rêve l'enflamme
Son rêve d'avenir.

Et le tien, je le sais, n'est ni vain ni frivole.
Tu ne veux pas jeter ta jeunesse au néant,
Tu ne veux pas livrer ton âme à quelque idole
De plaisir ou d'argent.

Tu veux agir, lutter, et ton cœur se propose
De mettre ton sentier sur les sommets, bien haut.
Tu veux donner ta vie à quelque juste cause,
Et souffrir s'il le faut.

Tu veux savoir beaucoup pour donner ta science
A ceux qu'ont opprimés l'ignorance et la faim,
Et pour ouvrir leur âme à la grande espérance
D'un autre lendemain.

Tu veux avoir en toi, comme une sainte flamme,
L'amour de la justice et de la liberté,
Et ne laisser jamais ou l'éloge ou le blâme
Ebranler ta fierté.

Garde ton idéal! que rien ne le rabaisse,
Et laisse-le grandir sous les souffles du ciel.
Ouvre ton âme, enfant, aux rêves de jeunesse,
A leur divin appel.

Il faut l'espoir au cœur et le vent dans la voile;
Il faut que l'homme, avant de creuser son sillon,
Regarde à l'horizon pour y chercher l'étoile
De son ambition.

Mais souviens-toi qu'aimer c'est notre bien suprême.
L'amour est le rayon d'en haut, c'est le foyer
De vie et de chaleur. — C'est la liberté même,
Celle de s'oublier.

L'amour est le grand mot, le mot de la justice,
Du combat généreux, du patient effort,
De la compassion... le mot du sacrifice
Qui va jusqu'à la mort.

L'amour, oh! crois-le bien, c'est le mot de la vie,
Celui que nous lisons sur la croix tout sanglant
Dans son rayonnement de douceur infinie.
Sans amour rien n'est grand.

*Septembre 1868.*

## *LES CHIMÉRIQUES*

Je les rencontre dans la foule,
Nous suivons le même chemin.
Le flot les entraîne et s'écoule...
J'ai quelquefois serré leur main.

Leur front est fier, leur regard triste;
Rarement leur bouche sourit.
Pour eux, les penseurs, rien n'existe
Que le monde de leur esprit.

On les dédaigne ou les oublie,
Ces chimériques, ces rêveurs,
Qui, ne comprenant pas la vie,
Veulent d'impossibles bonheurs.

« Quoi! l'idéal... cette chimère...
« Egalité!... rêve insensé...
« Liberté!... qu'en veulent-ils faire?
« Avenir!... mieux vaut le passé.

« S'il faut à leur esprit sublime
« L'absolu, qu'ils cherchent ailleurs!
« On se contente à moins sans crime,
« La terre n'est pas aux rêveurs.

« Les yeux fixés sur ce mirage
« De justice et de liberté,
« Qu'ils bâtissent dans un nuage
« Une fantastique cité! »

Eux laissent dire..., et l'étincelle
Couve en leur âme jusqu'au jour
Où le monde s'embrasant d'elle,
Tous rediront : Justice! amour!

*Mai 1869.*

## RÊVE

I

C'ÉTAIT sous des cieux sombres
D'où rien ne rayonnait...
Partout des voix, des ombres
Et la mort qui planait...

Un horizon immense,
Sinistre, désolé...
Ni repos, ni silence.
Sous ce grand ciel voilé.

On eût dit la marée
D'un océan vivant,
La voix désespérée
D'un monde agonisant.

Quelque chose d'horrible
Et de mystérieux,
Comme un être invisible,
Hâtait mes pas fiévreux.

Aucune main vivante
Ne rencontrait ma main.
Le cœur plein d'épouvante
Je suivais mon chemin.

De mornes édifices,
Prisons aux lourds barreaux,
Instruments de supplices
Et spectres d'échafauds,

Portes de fer massives
Qui grincent sur leurs gonds,
S'élevaient sur les rives
D'un fleuve aux flots profonds.

Et dans son onde épaisse
Je voyais à mes pieds
Rouler, rouler sans cesse
De livides noyés.

Et sur les murs humides
Je sentais en passant,
Trace des fratricides,
Suinter un peu de sang.

Sombre dais funéraire,
Le ciel lourd, sans rayon,
Enveloppait la terre
Comme un manteau de plomb.

II

Puis l'invisible main m'emporta dans l'espace,
Au sommet d'une tour,
Et j'entendais de loin, comme un aigle qui passe,
Un bruit confus et sourd.

Et l'Esprit me parla : Tu domines la terre,
Regarde, que vois-tu?
Et je dis : La douleur, le crime et la misère...
Grâce! j'en ai trop vu.

Mais lui : — Regarde encor, penche-toi sur le gouffre
Vers ce monde inconnu.
Ne te détourne pas... Qu'importe que l'on souffre?
Regarde, que vois-tu?

— Je vois le désespoir et je vois l'agonie,
Et la mort en tout lieu;
Des foyers sans amour, des jeunesses sans vie,
Et des âmes sans Dieu.

Je vois partout l'orgueil, partout la violence
Qui foulent sous leurs pieds
La faiblesse craintive avec son innocence,
Et les douces pitiés.

Je vois le luxe vain, la richesse insolente,
Le vice qui sourit,
Et le pauvre affamé qui tend sa main tremblante,
Et tout bas les maudit.

Je vois des pleurs de femme et des sueurs d'esclaves,
Et le sang toujours chaud
Du martyr éternel qui brise ses entraves
Et les forge à nouveau.

Je vois des maux sans nom, des larmes, des souillures..
Mes yeux en sont lassés.
Esprit mystérieux, Esprit qui me tortures,
Laisse-moi, c'est assez!

Et je me débattais. La sueur d'épouvante
Sur mon front ruisselait;
J'essayais d'échapper à l'étreinte puissante
De mon guide muet.

Alors il me parla : Rien de grand ne s'inspire
Sans lutte et sans effort.
Aimer n'est pas un jeu... C'est un divin martyre
D'aimer jusqu'à la mort.

Le Fils de l'homme aussi, devant ce grand abîme,
A frémi comme toi.
Son âme a défailli sous son fardeau sublime,
Mystérieux effroi...

Mais comme le héros pressant sur sa poitrine
Les glaives meurtriers,
Il livra tout son cœur à la douleur divine
De ses saintes pitiés.

Et son cœur se brisa... — Qu'il transperce ton âme,
Ce glaive de douleur!
Laisse-toi consumer par la céleste flamme,
Laisse briser ton cœur!...

Car la compassion, c'est la passion sainte,
C'est le charbon de feu.
Celui qui la connaît n'a qu'une seule crainte,
C'est de souffrir trop peu.

# POÉSIES NOUVELLES

# POÉSIES NOUVELLES

## *A MADAME* ***

Loin de notre ville inquiète
Où l'on respire un air de feu,
Vous allez chercher, ô poëte,
Les prés, les bois et le ciel bleu.

Vous foulerez les longues herbes
Aux vivifiantes senteurs,
Et vos mains en feront des gerbes
En les entremêlant de fleurs.

Vous emplirez votre poitrine,
D'air libre, vos yeux de beauté;
Vous entendrez, lyre divine,
Le souffle pur des nuits d'été.

Quand les mille voix du silence
Auront bercé votre sommeil,
Vous verrez sous le ciel immense
Les moissons grandir au soleil.

Vous irez dans la vaste plaine
Vous asseoir au bord des sentiers,
Et le vent de sa tiède haleine
Secoûra des fleurs à vos pieds.

Vous qui vous êtes tant lassée
Dans la lutte, au travail fiévreux,
Laissez errer votre pensée
Sous les grands horizons brumeux.

Ecoutez l'écho de votre âme
Aux voix de ce monde enchanté,
Donnez-lui ce qu'elle réclame,
Le silence et la liberté.

Et la nuit pleine d'harmonie,
Les splendeurs roses du matin,
Les rayons, la beauté, la vie,
Vous rediront leur mot divin.

Et cette invisible présence
Que nous nommons de noms divers,
Esprit, amour, intelligence,
Qui pénètre tout l'univers;

Le Dieu de tous, vivant mystère,
Dont la beauté n'est qu'un rayon,
Lui qu'à genoux je nomme *Père*,
Peut-être vous dira son nom.

*Juin 1869.*

## A UN OUVRIER

Je l'écoutais parler, et comme dans un rêve,
Il me semblait marcher la nuit, sur une grève
Au bord d'un océan,
Et je voyais monter une noire marée
Dont chaque vague était la douleur ignorée
De quelque être vivant.

Et mon cœur défaillait... car cette sombre histoire
Du martyre éternel, du martyre sans gloire,
Je la savais trop bien,

Mais que de fois déjà dans mon âme engourdie
J'avais laissé pâlir la flamme inassouvie
Comme un feu qui s'éteint !

C'est que sentir est peu... C'est qu'il est bien facile
De laisser à son heure une larme inutile
S'échapper de nos yeux.
Mais pour oser descendre au fond de cet abîme,
Il faut un grand amour et le vouloir sublime
De souffrir avec eux.

Avec eux les martyrs, avec eux les victimes
De l'égoïsme humain orgueilleux de ses crimes
Qu'il a nommés des lois;
Avec eux les broyés de cette roue impie
Du travail sans espoir qui dévore la vie,
Et l'âme quelquefois.

Avec eux que de loin nous appelons nos frères,
Des frères inconnus, perdus dans leur misère
Dont l'ombre nous fait peur.
Des frères dont nos mains alourdissent les chaînes,
Tandis qu'en leur jetant quelques paroles vaines
Nous buvons leur sueur.

Vous qui nous parliez d'eux, vous dont l'âme brûlante
Les étreint, qui tenez de votre main vaillante
L'outil et le drapeau;
Vous qui gardez au cœur cette sainte chimère
D'un jour où la justice aura changé la terre
En un monde nouveau;

Vous qui souffrez comme eux et qui pouvez leur dire
Que l'héroïsme en vous naît du même martyre,
Oh! vous êtes heureux.
Oui, vous êtes heureux, et je vous porte envie.
Pour leur donner son cœur, sa pensée et sa vie,
Il faut être l'un d'eux.

*Juillet 1869.*

## *LES*

## *PETITS ENFANTS PAUVRES*

Ils sont petits, menus et frêles,
Avec des yeux malins et doux,
Pleins de rayons et d'étincelles,
Et qui semblent dire : Aimez-nous!

Ils ont des boucles blondes, fines,
Rebelles sous le bonnet noir,
Des bouches roses et mutines,
Parlant profond sans le savoir.

Ils ont aussi la main mignonne,
Eux que n'a pas encor flétris
Le travail rude et monotone
Où s'usent les doigts amaigris.

Voyez-les s'approcher sans crainte
Et s'appuyer sur vos genoux.
Ils ne connaissent pas la feinte,
Confiants ils viennent à vous.

Car il ne leur faut qu'un sourire,
Un regard, des mots caressants.
Un rien les gagne et les attire...
Ils aiment vite ces enfants.

C'est le grand amour de leur mère,
De leur mère au cœur patient,
Qui leur fait dans cette misère
Un foyer doux et rayonnant.

Hélas! dans chaque tête blonde
Que de rêves confus sont nés.
Comme vous savez peu le monde,
Enfants aux grands yeux étonnés.

Eh quoi! vous croyez que la terre
A pour tous des fruits et des fleurs?
Que chacun prend sa part entière
Des biens ainsi que des douleurs?

Eh quoi! vous croyez qu'à votre âme,
Tiède encor du divin foyer,
Le soleil versera sa flamme
Et que pour tous il doit briller?

Quoi! vous ne savez pas encore
Que le sort vous marque en naissant
Pour l'âpre souci qui dévore
Et pour le labeur incessant?

Comme une cruelle ironie
De vos rêves menteurs et doux,
L'implacable loi de la vie,
Enfants, déjà plane sur vous.

Déjà votre mère inquiète,
Quand elle vous prend dans ses bra
Pour baiser votre blonde tête,
Sachant cela, pleure tout bas.

Pauvres enfants, chers petits anges
Au regard pur, au cœur aimant,
Qui posez vos pieds dans nos fanges
Sans savoir ce qui vous attend;

Vous que la pitié maternelle
Couvre d'amour et de douleur,
Ah! je voudrais, pleurant comme elle,
Tous vous étreindre sur mon cœur.

*Décembre 1869.*

## *LES ANGES DU FOYER*

Le père est à l'hospice et la mère vaincue
Après trois mois entiers d'un héroïque effort,
Sur ce grabat sordide où la fièvre la tue,
Pour ses petits enfants lutte contre la mort.

La nuit touche à sa fin, une nuit longue, horrible,
Qui semblait contenir en soi l'éternité,
Et que peuplait, lui seul, comme un hôte invisible,
Le spectre de la mort sur le seuil arrêté.

C'est une chambre sombre, un antre de misère...
Le lit... un peu de paille et quelques vieux lambeaux.
Pour ne pas mendier elle l'a, triste et fière,
Sans pleurer jour à jour emporté par morceaux.

Elle est là maintenant, à peine recouverte
De quelques vieux haillons, débris des temps meilleurs.
Son âme veille encor si son corps est inerte,
Ses yeux demi-fermés ont d'étranges lueurs.

Pour vouloir, pour penser, sa pauvre âme est trop lasse.
Elle sait seulement que les enfants ont faim,
Qu'ils ont froid, qu'elle est là sans force à cette place,
Et les verra souffrir et qu'elle n'y peut rien.

Elle sait que l'armoire au pain doit être vide.
S'il en restait hier c'était à peine assez
Pour un jour... et demain?... Sous sa paupière aride
La fièvre boit les pleurs lentement amassés.

Trop faible pour lutter contre l'angoisse amère,
Elle ferme les yeux et tâche d'oublier.
Elle n'a plus au cœur la foi ni la prière...
Ce Dieu qui n'entend pas, à quoi bon le prier!

La douleur en tout temps est un maître sévère,
La douleur sans espoir est un maître cruel.
Lorsque le cœur se brise à force de misère,
N'attendant rien de l'homme, il n'attend rien du ciel.

Le sommeil vient enfin, fiévreux, mais secourable.
Dormir, c'est oublier... Elle rêve en dormant,
Mais le malheur réel est plus inexorable
Que ne l'est son fantôme en un songe flottant.

Quelque chose de frais passe sur son visage,
Un souffle... une caresse... et le divin tableau
Que ses yeux entr'ouverts ont vu dans un nuage,
C'est celui qu'autrefois a rêvé Murillo.

Quatre enfants tout petits, anges à blonde tête,
Se pressent autour d'elle en un groupe charmant.
L'un allume le feu, l'autre lave une assiette;
Les derniers, demi-nus, s'embrassent en riant.

Un rayon de soleil illumine la chambre,
Pauvre rayon d'hiver sans vie et sans chaleur,
Tombé comme à regret de ce ciel de décembre,
Eblouissant les yeux sans réchauffer le cœur.

Et pourtant, ce rayon, il met une auréole,
Reflet du paradis, au front de ces enfants.
Leurs cheveux semblent d'or, et l'humble casserole
Pendue au mur noirci le renvoie en tous sens.

Le feu s'allume au poêle et la table est dressée.
Une petite voix dit tout bas : « Elle dort.
« Ne la réveillons pas, elle était si lassée!
« Qu'est-ce donc qui pouvait la fatiguer si fort? »

Et le plus grand des quatre, un garçon pâle et frêle,
Sept ans, l'air sérieux et pourtant éveillé,
Met un doigt sur sa bouche et se tournant vers elle :
« Pauvre mère, dit-il, elle a tant travaillé!

« Oh! laissons-la dormir! A son réveil peut-être
« Elle pourra sourire encore comme avant.
« En voyant le soleil entrer par la fenêtre
« Si joyeux, et surtout la miche de pain blanc.

« C'est qu'elle est bonne aussi, la nouvelle voisine!
« Du pain de ses enfants elle a pris la moitié
« Pour nous... Elle pleurait, sans doute, j'imagine,
« En nous voyant pleurer, des larmes de pitié. »

Et la mère entend tout... Sa pauvre âme apaisée
Au souffle de l'amour s'est rouverte à l'espoir.
Son cœur blessé reçoit la divine rosée,
Et le sommeil béni la berce jusqu'au soir.

*Janvier 1870.*

## *LES CAPTIFS*

J'ai lu dans leur âme blessée,
J'ai sondé leur âpre douleur,
L'amertume en eux amassée,
Le sombre ennui de leur pensée;
Je les comprends... je suis leur sœur.

Je sais que pour eux l'existence
N'est qu'un stérile et rude effort.
Ils sont voués à la souffrance.

Du sombre instant de leur naissance
A l'heure sombre de leur mort.

S'il est fort, héroïque et tendre,
Ce cœur d'homme où Dieu mit l'amour,
Qu'importe?... à quoi peut-il prétendre?
Quel bonheur a-t-il droit d'attendre
Lui qui n'a pas le pain du jour?

Quoi! de l'amour et de la joie
A lui qui ne possède rien?...
Non — qu'il marche seul dans sa voie
S'il ne veut devenir la proie
De la misère et de la faim.

Car les fleurs humaines écloses
Au soleil de nos beaux printemps
Ne vivent pas comme les roses.
Il lirait de cruelles choses
Au front pâle de ses enfants...

Hélas! la pensée elle-même,
Ce rayon du divin foyer
Qui nous revêt d'un diadème,

Est pour eux la douleur suprême
Comme l'espace au prisonnier.

Dans son noir cachot d'ignorance,
Elle, faite pour l'air du ciel,
Creuse dans un morne silence
Ce problème de l'existence,
Notre cauchemar éternel.

Chaque jour vient, passe et s'oublie.
Ils ont tous le même refrain.
Souvent la pensée engourdie,
Repliant son aile meurtrie,
A mourir se résigne enfin.

Souvent aussi, plus obstinée
Dans son indomptable grandeur,
Elle trompe la destinée
Qui croyait l'avoir enchaînée...
La pensée a brisé le cœur.

. . . . . .
. . . . . .

Quand le vent gémit dans l'espace
Comme un captif désespéré,

Dont l'effort s'épuise et se lasse
Avec la rafale qui passe,
Long sanglot d'un monde ignoré;

Cette grande voix d'agonie,
C'est la tienne, ô sombre géant,
Prisonnier que ton frère oublie,
C'est ta voix, ta plainte infinie...
Ah! malheur à qui la comprend!

*Avril 1870.*

## AUX HEUREUX

Si vous êtes parmi les heureux de la terre,
Si vous possédez trop quand d'autres ont trop peu,
Dites pieusement : « J'ai la part de mon frère,
« Mais c'est la loi de Dieu. »

Puis allez vers le pauvre en disant : « Patience!
« Dieu sait ce qu'il nous faut, la douleur est un bien.
« Qu'importent les ennuis d'une courte existence?
« L'âme est tout, le corps rien. »

« Il n'est pas, après tout, d'ailleurs, tant de distance
« Entre vous qui souffrez et ceux qu'on dit heureux.
« Nous avons tous nos maux... Egale est la balance,
« Et tout est pour le mieux. »

. . . . . .

Oh! lâche hypocrisie, ô mensonge, ô blasphème!
Dieu la source de vie et de clarté pour tous,
Dieu l'amour infini, la justice suprême,
Quel despote cruel et sombre en faites-vous?

Comment l'aimeront-ils, si toutes leurs misères
Et toutes leurs douleurs sont un décret divin?
Pauvres, déshérités, misérables, mes frères,
Sachez qu'il n'en est rien.

La volonté de Dieu n'est pas une loi dure,
C'est l'amour, le bonheur, la sainte liberté.
Si la vie est pour vous une longue torture,
Oh! qu'on ne dise pas que c'est sa volonté.

C'est nous qui la faisons, cette désharmonie.
L'égoïsme hideux est venu tout flétrir,
Et ces factices lois qui gouvernent la vie,
Nous pouvons les haïr.

Car elles ont souillé notre âme et notre monde,
Elles ont endurci les meilleurs, les plus grands;
Elles nous ont voilé la vérité profonde
Que savent les enfants.

Voilà pourquoi notre âme en soi porte un mystère
De désir indicible et d'étrange douleur.
Entre ses murs de glace ardente prisonnière
De tout être vivant elle se sent la sœur.

*Mai 1870.*

## *A E.*

### POUR SON QUINZIÈME ANNIVERSAIRE

PENDANT la nuit cruelle et sombre,
Pleine d'effrois et de douleurs,
Tes quinze ans sont venus dans l'ombre,
S'épanouissant sous les pleurs.

Quinze ans!... c'est alors que la vie
Semble belle aux yeux éblouis.
C'est l'âge de la rêverie
Et des horizons infinis;

L'âge où s'éveille la pensée,
Après son long demi-sommeil,
Au rayon qui l'a caressée,
Comme une fleur s'ouvre au soleil.

C'est l'âge où l'on aime l'étude
Et l'art pour leur seule beauté,
Où le rêve et la solitude
Nous ouvrent un monde enchanté.

C'est l'âge où la nature entière
Nous convie à son grand festin
D'amour, de vie et de lumière...
C'est l'aube rose du matin.

Oh! malgré la sombre tristesse
Des jours passés, des jours présents,
Laisse en toi chanter ta jeunesse
Et la gaîté de tes quinze ans!

Sois l'alouette printanière
Qui remplit les airs de sa voix,
Toi qui dois rester la dernière
Au foyer si riche autrefois!

Sois la fleur qui, sous une ondée,
Plus fraîche à son matin vermeil,
Relève sa tête inclinée
Au premier rayon du soleil.

Et quand les malheurs de la France
Déchirent et brisent nos cœurs,
Enfant, mêle un peu d'espérance
A l'âpreté de nos douleurs.

*Janvier 1872.*

## SABINE

TIRÉ D'UNE NOUVELLE INTITULÉE « SABINE »

A l'heure où je suis triste et lasse, où sur ma voie
Ne tombe aucun rayon,
Quand mon âme se meurt faute d'un peu de joie
Et d'un libre horizon;

Quand mon cœur s'engourdit comme si toute vie
Allait s'éteindre en lui,
Et quand pèse sur moi la tristesse infinie
De n'avoir point d'appui;

Quand je me sens trop seule, hélas! et trop lassée
De marcher tout le jour
Sans qu'un souffle du ciel m'ait jamais caressée,
Sans espoir, sans amour;

Lorsqu'en moi tout se tait, alors je prends ton livre,
O poëte, ô rêveur!
Et j'y cherche ton âme, et je me sens revivre
Et renaître mon cœur.

Car le tien lui répond... De ta pensée austère,
Je comprends la beauté;
Elle jette souvent des rayons de lumière
Dans mon obscurité.

Elle m'apprend quelle est la richesse suprême
D'un cœur vaillant et fort :
Le travail, le devoir, le sacrifice même,
Le généreux effort.

Elle me montre en moi cette source profonde
Qui ne saurait tarir,
Et dans mon âme seule elle me donne un monde
Grand comme mon désir.

Oui, j'aime à t'écouter, car ta voix me révèle
Ce que je porte en moi
De rêves et d'espoir dont je sens frémir l'aile,
Et d'amour et de foi.

En te lisant, je sens que mon âme meurtrie
N'est pas seule à souffrir,
Et qu'une autre, ici-bas, vit de la même vie
Et du même avenir.

Et je ne suis plus seule, et je ne suis plus lasse,
Et j'espère, et je crois.
Mon cœur s'élance libre et joyeux dans l'espace,
Jeune comme autrefois.

Car l'âme cherche l'âme, et chacune reflète
D'une autre le rayon.
La tienne est mon foyer, ô rêveur, ô poëte,
Qui ne sais pas mon nom.

## *ÉPILOGUE*

La corde d'argent s'est brisée,
Le luth ne peut plus que frémir...
La source vive est épuisée,
Le cœur ne sait plus que souffrir.

En vain je souffle sur la flamme,
En vain j'interroge mon cœur,
En vain je cherche dans mon âme...
Je n'y trouve plus que douleur.

Au poëte il faut l'espérance,
Pour l'avoir il faut ignorer.
L'âme en deuil garde le silence,
Et je veux me taire et pleurer.

*Juillet 1871*

# TABLE


Le Psaume de la vie . . . . . 1
Le Lac Némi. . . . . 4
Nous sommes trois. . . . . 8
A Madame Beecher Stowe . . . . . 11
A Alfred de Musset. . . . . 14
Comme le monde est grand ! . . . . 20
Le Voyage. . . . . 24
Contrastes . . . . . 28

Consolation. . . . . 35
A Alfred de Musset. . . . . 37
Ne te plains pas. . . . . 42
Le sais-tu? . . . . . 44
Ce que je veux de toi . . . . . 46
Je voudrais... . . . . 49
Les Poetes sans voix. . . . . 51
Pour vivre il faut mourir. . . . . 54
A Manin. . . . . 58
Les deux boucles de cheveux. . . . 62
Le Moissonneur et les fleurs. . . 65
Toujours plus haut . . . . . 67
La Pologne . . . . . 75
Pour un anniversaire . . . . . 78
Appel a tous . . . . . 81
A un jeune homme . . . . . 85
La loi de la vie . . . . . 89
A H. . . . . 91
Le Jardin des Oliviers. . . . . 93
L'invisible présence. . . . . 96
Le mystère de l'ame . . . . . 98
A Beethoven. . . . . 100
Esto vir! . . . . . 102
Aimons, souffrons, pleurons. . . . 105

A Henri. . . . . 107
Les Pauvres. . . . . 109
Mon ame est triste jusqu'a la mort. 114
A la Poésie . . . . . 116
Vous m'avez laissé seul . . . . . 119
Le Sapin. . . . . 122
A un peintre mourant . . . . . 123
Sonnet. . . . . 125
Le pauvre homme. . . . . 127
Oh! croyez-le. . . . . 130
A J. . . . . 132
A F. . . . . 134
Les Chimériques. . . . . 137
Rêve. . . . . 140

## POÉSIES NOUVELLES

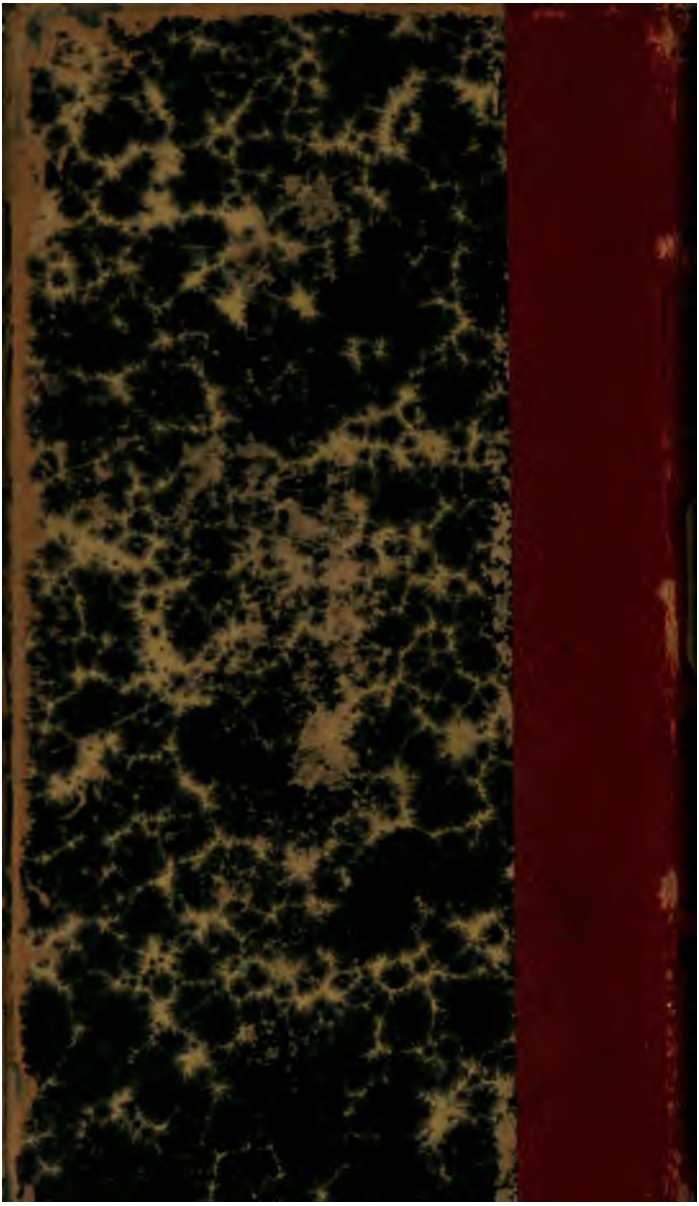
A Madame ***. . . . . 149
A un ouvrier. . . . . 152
Les petits enfants pauvres. . . . . 155
Les Anges du foyer . . . . . 159

Les Captifs . . . . . 164
Aux Heureux ! . . . . . 168
A. E. . . . . 171
Sabine. . . . . 174
Epilogue. . . . . 177

*Achevé d'imprimer*

LE II DÉCEMBRE M DCCC LXXIV

PAR CH. MEYRUEIS

POUR SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

*A PARIS*